

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N<sup>o</sup> 98. VOL. IV. — SAMEDI 11 JANVIER 1843.  
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.  
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la Semaine.** Florence; Vue du Pont de Perro, après la dernière inondation. — Caisse de retraite des Instituteurs communaux. — Académie des Sciences. Comptes rendus des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres de 1841. — Théâtres. Une Scène de Guerrero. — Courrier de Paris. Le Lion du consulat de Suède à Alger; Neuf Gravures du Diable à Paris. — Chronique Musicale. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman, par M. A. Aubert. Chapitre XXIV. — Mœurs et Coutumes de la Basse-Bretagne. (1<sup>er</sup> article.) Les Amoureux; le Discours; le Festin; le Baptême. — Les Carillons. Contes du nouvel an, par Charles Dickens. — Beaux-Arts. Peintures murales et décorations artistiques de quelques églises de Paris. Sept Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Les Rois, caricatures par Cham. Six Gravures. — Échecs. — Rébus.

### Histoire de la Semaine.

Les nominations faites dans les bureaux de la chambre des députés pour la commission de l'adresse ont trompé les prévisions qui avaient fait naître et la quasi-majorité de M. Billault pour la vice-présidence, et la coalition entre l'opposi-

tion et une partie mécontente de l'opinion conservatrice, qui avait amené ce premier résultat. Cet accord contre le ministère ne s'est maintenu que dans un seul bureau, et là il a assuré le triomphe des coalisés. M. Saint-Marc Girardin a été nommé par les adversaires de la politique extérieure du cabinet, à quelque nuance qu'ils appartenissent. Mais dans les autres bureaux, soit que les nouveaux opposants ne fussent pas tous bien déterminés, soit que l'hostilité en face et autour d'une table leur ait semblé trop rude à l'égard de leurs amis de la veille, et qu'ils aient réservé leurs boules et leur opposition pour le scrutin, soit enfin qu'une haute influence, qu'on regardait tout au moins comme indifférente au débat, ait emporté la balance en penchant du côté du cabinet, celui-ci a obtenu sept commissaires sur neuf. Le projet d'adresse lui sera donc favorable. En sera-t-il de même du débat et du scrutin?

M. le ministre des finances a présenté le projet de budget pour l'exercice 1846, offrant un excédant de recettes de 5,519,416 francs. L'année dernière déjà, le budget de 1845 avait été soumis aux Chambres avec un excédant actif. Mais la commission du budget avait, en le rectifiant, donné au travail ministériel un résultat tout autre, mais plus vrai : le budget de 1845, sortant de ses maux, présentait un déficit. Elle ne s'était pas trompée, car M. Lacave-Laplagne, en apportant le projet du budget pour 1846, a reconnu que le budget de 1845 subirait dans ses ressources une insuffisance qu'il estime dès à présent à 14 millions. Or cette déclaration est faite le jour même où l'exercice 1845 commence, c'est-à-dire alors que le jeu des crédits supplémentaires est à peine ouvert, et qu'aucune de ces nombreuses éventualités qui gros-

sissent chaque année nos dépenses n'est encore entrée dans les calculs. L'histoire de 1845 sera donc encore celle de 1846. — Les journaux hollandais nous ont appris que le budget du royaume venait d'être présenté à la seconde chambre des états-généraux. Grâce à diverses économies, et surtout à une réduction des intérêts de la dette publique, le budget néerlandais paraît enfin sérieusement rétabli sur un pied normal et satisfaisant. Le ministre, porteur de ce précieux document, s'est rendu aux états-généraux dans un carrosse de la cour, escorté d'un détachement de cavalerie. Un budget en équilibre méritait bien en effet un tel honneur. Puisse-t-on le voir rendre quelque jour au ministre des finances de France ; mais puisse-t-il le devoir à autre chose qu'à des chiffres adroitement groupés !

Le traité de paix avec le Maroc et les affaires de Taïti s'annoncent devoir être les actes contre lesquels dirigeront le plus vivement leurs attaques l'ancienne et la nouvelle opposition. L'arrivée à Paris de M. Du Petit-Thouars, auquel on supposait le désir assez naturel de se laver du blâme déversé sur lui, avait vivement excité la curiosité publique. Elle paraît avoir été trompée. Le changement d'air semble agir de la même façon sur tous les officiers qui reviennent de l'Océanie. Les médecins du lieutenant Reine lui avaient, pendant la session dernière, prescrit le silence et l'isolement. Le même régime a été jugé nécessaire pour M. l'amiral Du Petit-Thouars.

Le *Moniteur* a enfin publié l'ordonnance royale qui organise à Paris un conseil de prud'hommes pour la section des métaux. Dans le rapport au roi qui précède l'ordonnance, M. le ministre du commerce reconnaît lui-même que cette



Florence. — Vue du pont de Perro, après la dernière inondation.)

création n'est pas de nature à satisfaire complètement ceux qui veulent une application sincère et large du principe de cette juridiction dans la capitale. Il comprend qu'il ne s'agit là que d'un simple essai, d'une expérience sur une échelle réduite. Nous acceptons à ce titre les dispositions de l'ordonnance, car nous sommes convaincu que les avantages de l'institution ne tarderont pas à dissiper les préventions singulières que celle-ci a excités; nous sommes convaincu que cet essai, accompli à Paris, vaudra mieux pour la réforme des vices et des lacunes que peut présenter encore la législation des peul'hommes, que les discussions les plus longues et les plus animées.

Le discours d'ouverture de nos Chambres ne doit pas détourner toute l'attention du message que le président des Etats-Unis, dont les fonctions vont bientôt expirer, a envoyé au congrès le 7 du mois dernier. M. Tyler n'a rien négligé pour étayer le plus possible la politique des Etats-Unis dans les questions de l'Illinois et du Texas, que le président Polk est appelé à résoudre. Il s'est particulièrement étendu sur cette dernière, et a longuement énuméré tous les motifs qui ont fait désirer l'annexion et tous les avantages qui résulteraient de cette mesure pour les Etats-Unis et qui la légitiment en droit, en morale et en politique. Il ne semble redouter aucune opposition de la part de la législature; il présente l'élection de M. Polk comme la preuve que le pays veut l'annexion, à l'admet pas que le Mexique puisse sérieusement s'y opposer, et ajoute, quant aux dispositions des autres gouvernements à cette occasion : « Une guerre est déplorable en tout état de choses, et aucun pays ne la désire moins que les Etats-Unis; mais si, pour conserver la paix, nous devons renoncer au droit de traiter sur notre propre continent, avec un Etat indépendant, sur les matières d'intérêt réciproque, et cela sur la simple et insolente prétention d'une tierce puissance de contrôler le libre arbitre du gouvernement avec lequel nous traitons, tout devoués que nous soyons à la paix, et quel que soit notre désir d'entretenir des relations amicales avec le monde entier, nous préférons sacrifier toutes les conséquences plutôt que de se soumettre à telles conditions. » Ceci, on le voit, est parlementaire clair. L'Angleterre n'est pas moins bien avertie par ce que dit le président sortant à l'occasion des discussions relatives au droit de visite.

Les journaux anglais ont publié d'un autre côté des nouvelles du Mexique, qui, fort graves en elles-mêmes, prennent un nouveau degré d'importance des dispositions annoncées de l'Union américaine. Une insurrection a éclaté contre Santa-Anna; près de la moitié de l'armée se serait révoltée et déclarée contre lui. Le général Paredes s'est mis à la tête du mouvement et a publiquement dénoncé Santa-Anna. Il fonde ses principaux griefs sur la désorganisation de l'armée, la dilapidation des finances, le désordre qui existe dans l'administration, toutes les violations de la loi commises par le dictateur, et enfin sur les invasions du Texas, non pour l'expédition en elle-même, mais à cause de la maladresse avec laquelle toute l'entreprise a été conduite. Il termine son manifeste en demandant que tous les actes de Santa-Anna, depuis le 16 octobre dernier, et que pendant ce premier Santa-Anna soit suspendu des glorieuses fonctions de *ex-amen* *ministre de la république*. De son côté, Santa-Anna a adressé, le 9 novembre, à l'armée, une proclamation dans laquelle il annonce qu'il va marcher contre les rebelles. La guerre civile regne donc au Mexique. Cinq départements, Jalisco, Aguascalientes, Queretaro, San-Luis-Potosi et Zacatecas, se sont ouvertement déclarés contre le président. Enfin, au sud du Mexique, le général Alvarès s'est mis à la tête d'une autre insurrection, et, s'il faut en croire les nouvelles reçues jusqu'à ce jour, la désaffection gagnerait de toutes parts, au point que Santa-Anna, obligé, à ce que l'on assure, de chercher un refuge à Vera-Cruz, aura peut-être vu se lever contre lui les portes de cette cité. Toutefois le *Standard* cite des lettres particulières qui portent que Santa-Anna pourrait bien avoir excité lui-même ce mouvement, et tout le profiterait pour se faire élire président à vie. Nous devons ajouter que d'autres lettres supposent que Santa-Anna est d'accord avec l'Angleterre, qui lui facilitera tous les moyens de s'emparer de la dictature. Quel qu'il en soit au fond, le Mexique est dans l'anarchie, et l'Amérique du Nord ne paraît pas en voie de transiger avec lui avec ses protecteurs avoués ou secrets. Aussi déjà le *Times* a-t-il eu des doutes de nous appeler à une croisade, veut bien nous prévenir que la conduite de la France à l'égard du Texas pourrait bien ne pas paraître claire. Ce journal, parlant de la déclaration faite par notre roi à l'ambassadeur américain, que la France ne prendrait part à aucune mesure qui put embarrasser les Etats-Unis, déclaration rapportée dans le message, donne clairement à entendre qu'il faut la rendre inutile, en usant de l'immunité à l'égard de notre gouvernement.

Après les journaux apportés par les plus récents arrivages de l'Inde, les troubles continuent dans le pays des Malabars du Sud, et y acquièrent une gravité inattendue. Ils avaient d'abord éclaté, comme nous l'avons annoncé, dans les Etats du rajah de Kolapour. Le rajah est un enfant; le gouvernement du pays s'exerce par le ministre Daji-Punt, appuyé par la toute-puissance de la Compagnie, dont il était l'agent politique. Les exactions de toute nature et des mesures fiscales très-onéreuses ont lié entre le mécontentement d'abord, et puis une rébellion ouverte. Cette contrée est montagneuse; le peuple a des inclinations guerrières et une vieille habitude du pillage. Les principales hauteurs sont couronnées de forts que les habitants des campagnes environnantes sont obligés de défendre; c'est à cette condition qu'ils possèdent leurs terres; ils trouvent d'ailleurs dans ces fortifications un gage de sécurité. Le ministre a tenté de les dépouiller et de démanteler les forts. L'insurrection éclata, lui victorieuse, et s'empara du ministre et du jeune rajah lui-même à Kolapour. Le gouvernement de Bombay envoya alors des troupes sous le commandement du général Delamotte, qui investit et

prit d'assaut un fort nommé Samangour. Mais le châtiement, plus sévère que juste, infligé à la garnison de cette forteresse, était loin d'avoir résolu la question. Il y avait encore au moins des insurgés cing à six forts dont plusieurs étaient toujours accessibles; ce celui qui venait d'être pris. Le gouvernement de Bombay avait envoyé à Kolapour le colonel Outram, militaire diplomate qui s'est rendu célèbre dans les affaires du Sud. Le colonel avait entamé des pourparlers avec les insurgés pour arriver à une pacification complète du pays. Il espérait réussir, lorsque de nouveaux troubles éclatèrent dans le Sawant-Warri, contrée voisine de Kolapour et faisant partie de la province de Bidjapour, qui s'étend du sud au nord, depuis l'établissement portugais de Goa jusqu'à la possession anglaise de Malwan. De nouvelles troupes furent expédiées de Bombay; le colonel Outram fut remplacé et remplacé comme agent politique par le colonel Evans. Celui-ci, en se rendant à sa nouvelle destination, tomba dans un guet-apens et fut fait prisonnier par les insurgés, et enlevé dans un fort voisin de Kolapour. En attendant, les troupes de la Compagnie, sous le général Delamotte et le colonel Wallace, continuèrent à poursuivre les indigènes. Le fort de Badoghor, mieux fortifié qu'un autre, celui de Samangour est tombé au pouvoir des Anglais le 10 novembre. Cependant la désaffection et le choléra accroissent les difficultés. On s'attendait le départ de plusieurs régiments européens qui allaient retourner en Angleterre. On s'attend à des combats sérieux et à une résistance prolongée. Dans le Sud, les maladies sévissent avec une intensité nouvelle. A Shikarpour, sur quarante cents hommes de garnison, il y en a environ huit cents hors de service; à Salkar, sur neuf cents, on compte à peine soixante-dix hommes valides.

On lit dans le *British Indian gentlemen's Gazette* du 15 novembre : « Parmi les passagers qui sont arrivés hier par le *Earl Grey*, on remarquait l'évêque d'Agra avec un secrétaire et huit prêtres, dont cinq sont français. Il y avait aussi seize sœurs de charité, dont trois sont françaises et trois sont anglaises. Ces sœurs, qui toutes paraissent fort jeunes, sont destinées aux missions de Lahore et aux provinces du nord-ouest. »

Des nouvelles de Chine sont également arrivées. Le commerce s'étend, et les Européens commencent à trouver un accès plus bienveillant auprès des habitants du céleste empire. M. de la Gazeade était toujours à Macao, négociant avec le commissaire impérial Kiang. Le négociant français demanda, dit-on, à aller à Péking. Quelques personnes doutaient qu'il obtint cette concession; toutefois, *the Friend of China* dit : « Son Excellence, dit-on, insistera sur une visite à Péking, et nous ne voyons pas qu'elle puisse lui être refusée, si nous examinons les arguments importants qui l'ont amenée ici, nous en examinons de six vaisseaux de guerre. » Les nouvelles de Canton, disent les journaux de Bombay, ne sont pas satisfaisantes. Sur l'emplacement des anciens comptoirs on élevait de nouveaux bâtiments. La population s'est rassemblée; elle a affiché des placards dans lesquels elle menaçait de tuer les entrepreneurs, s'ils continuaient les travaux. Il y a des forces navales américaines et françaises considérables dans le fleuve; ces forces seront toutes prêtes à agir en cas de besoin. — Dernièrement, dit la *Gazette de Péking*, le feu a éclaté dans une des villes impériales, et a dévoré seize corps de bâtiments. Il paraît qu'un vieillard qui avait à fumer sa pipe a causé ce désastre en laissant tomber un charbon allumé sur le parquet. Toutefois, ajoute la *Gazette*, l'empereur, en considération, de plusieurs circonstances, est disposé à se montrer méricordieux, et à ne pas punir selon toute la rigueur des lois.

Les dix-huit provinces qui forment l'empire chinois proprement dit, acquittent, en impôt foncier, une somme qui s'élève à 464 millions de francs. La contribution de guerre payée à l'Angleterre a été répartie entre les dix-huit provinces, dans la proportion de la contribution foncière payée par chacune d'elles. Voici le montant de cet impôt par province : Petcheli, 51,556,000 fr.; Nanking, 95,864,000 fr.; Kiangsi, 29,952,000 fr.; Tsché-Kiang, 46,848,000 fr.; Fokien, 18,728,000 fr.; Hupe, 16,728,000 fr.; Bukang, 15,240,000 fr.; Honan, 45,208,000 fr.; Schansi, 50,504,000 fr.; Schantung, 50,752,000 fr.; Schensi, 24,556,000 fr.; Kansu, 4,504,000 fr.; Setchschen, 7,744,000 fr.; Kuangtong, 17,141,000 fr.; Koangsi, 6,552,000 fr.; Junnan, 5,448,000 fr.; Kheitscheu, 1,480,000 fr. Avec la guerre l'impôt foncier se s'élève qu'à la somme de 150 millions. L'ensemble des revenus de toute nature des dix-huit provinces qui forment l'empire chinois proprement dit ou l'empire central, est évalué par les Chinois eux-mêmes à la somme de 1,556,000,000 fr.

Le conseil municipal de la Seine a voté plusieurs commandes importantes pour des vitraux, nous destinés à plusieurs églises de Paris. Jusqu'ici le fond général a fait à Paris les églises était partagé en trois chapitres; la peinture, la sculpture et les vitraux. Le conseil a modifié ce chapitre du budget en allouant un fonds spécial pour les vitraux, et en maintenant intact le crédit de 60,000 fr. Les vitraux commandes sont destinés au pourtour du rez-de-clausée à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; à la verrière du transept du midi à l'église Saint-Eustache; à restaurer les anciennes verrières de l'église Saint-Gervais et à compléter les nouvelles; à poser huit verrières dans le chœur de l'église Saint-Laurent. Tout cela coûtera 68,000 francs et devra être terminé en trois ans; c'est donc un supplément annuel de 25,000 francs environ que la munificence éclairée du conseil municipal ajoute au budget des beaux-arts.

L'Académie française vient enfin de se décider à recevoir M. Saut-Marc Girardin le 16 janvier, M. Mérimée, le 6 février; M. Sainte-Beuve, le 27 février. M. Hugo recevra M. Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve; M. Etienne recevra M. Mérimée.

Nous avons dit, dans un de nos précédents numéros, les malheurs causés en Toscane, à Florence même, par le débordement de l'Arno. Nous recevons aujourd'hui un dessin qui reproduit une des scènes de désolation.

Un journal s'est livré à un travail de récapitulation sur les lables mortuaires de 1845. Il a trouvé dans ce relevé nécrologique : Onze personnages appartenant à des maisons souveraines; quatre cardinaux; douze archevêques ou évêques; dont six prêtres français; douze pairs, dont deux démissionnaires en 1850; onze députés; six lieutenants généraux; vingt-trois maréchaux de camp; six capitaines de vaisseau; douze hommes de lettres marquants; un acteur et quatre actrices appartenant aux diverses scènes parisiennes.

Il faut ajouter à ce total les pertes locales récentes que vient de faire, la peinture, de madame Handeboust-Lesot, une des femmes qui s'y sont le plus distinguées, et l'art dramatique, de madame Belmont, qui a laissé un souvenir charmant aux vieux habitués du Vaudeville et de l'Opéra-Comique, et qui s'est retirée de la scène, il y a près de vingt ans, pour devenir la compagne d'un bon et spirituel académicien.

### Caisse de retraite des Instituteurs communaux.

La loi du 28 juin 1855, qui a organisé l'instruction primaire, a songé aux moyens de pourvoir à l'existence des instituteurs communaux lorsque l'âge ou les infirmités les empêcheraient de remplir leur honorable et fatigant ministère. L'article 15 de cette loi a décidé qu'il serait créé des caisses spéciales de prévoyance, ou seraient déposées des retenues faites par l'administration sur le traitement des instituteurs. Ces retenues, portant intérêts cumulés, seraient rendues aux dépositaires au moment où ils abandonneraient leurs fonctions.

Ces caisses ont été organisées par trois ordonnances royales consécutives, en date des 15 février 1858 et 7 février 1845. Elles sont spéciales pour chaque département, dirigées par les inspecteurs primaires, et administrées par un conseil de surveillance, qui est présidé par le préfet et le recteur de l'Académie, et composé de membres du conseil général et d'instituteurs communaux délégués à cet effet. Elles reçoivent les retenues fixées par la loi à un vingtième du traitement fixe. Ces retenues, centralisées par la recette générale du département, sont déposées à la caisse des dépôts et consignations, qui tient compte d'un intérêt invariable de 4 pour 100 par an, capitalisé semestriellement.

Cette combinaison, que la loi jougait sans doute suffisante pour assurer le sort des anciens instituteurs communaux, est aujourd'hui manifestement démentie par les faits. Il est démontré que ce mode ne peut procurer aux instituteurs forcés de renoncer à leurs fonctions aucune ressource sérieuse contre des besoins réels. Il est facile d'en donner la preuve en examinant la situation de ces caisses et les résultats qu'on a obtenus depuis dix ans qu'elles fonctionnent.

Au 51 décembre 1842, époque du relevé général fait par le ministère, le capital total des 86 caisses était de 2,949,595 fr. 61 c.

Ce capital était réparti entre 50,684 instituteurs; ce qui mettait la proportion moyenne du capital appartenant à chaque instituteur à 96 fr. 25 c. — On conçoit évidemment que cette moyenne varie ensuite pour chaque département. Il en est de même de la dépense moyenne de 50 fr., et de 35 départements où elle n'atteint pas cette somme de 96 fr., qui ne s'obtient que grâce à la richesse de quelques départements privilégiés.

En bien même dans ces départements privilégiés, la situation de ces caisses ne peut fournir des ressources réelles aux instituteurs communaux. Nous prendrons pour exemple la caisse d'épargne du département de la Seine, dont le conseil de surveillance vient de faire son rapport semestriel, et qui se trouve dans un état de prospérité remarquable, due aux mesures bienveillantes pour les instituteurs qui ont été prises par le conseil municipal de Paris.

D'après les prescriptions de la loi et des ordonnances réglementaires, la retenue opérée doit être le vingtième du traitement fixe, en dehors de la rétribution payée par les élèves. Mais les écoles parisiennes sont entièrement gratuites, et le traitement des instituteurs est payé intégralement par la caisse municipale. En conséquence, une délibération du conseil a déterminé la portion de ce traitement, qui représenterait le *traitement fixe*, sur lequel doit être opérée la retenue. Cette fixation, qui a servi de base aux retenues opérées, est bien supérieure à celle de la plupart des autres départements. En outre, de nouvelles ressources sont venues accroître la portion résultant pour la caisse de cette première disposition. Le conseil municipal, en augmentant progressivement, suivant leur temps de service, les appointements des instituteurs, a décidé que la moitié de ces augmentations successives serait déposée à la caisse de prévoyance, en accroissement des retenues ordinaires.

Malgré cette mesure prise en dehors des prescriptions réglementaires de la loi, chaque instituteur ne se trouve posséder qu'un pécule insignifiant. Voici en effet la marche progressive de cette caisse depuis 1840 :

Capital et intérêts capitalisés...	au 1 <sup>er</sup> janvier 1840.	17,706 fr. 72 c.
	au 1 <sup>er</sup> janvier 1841.	20,757 56
	au 1 <sup>er</sup> janvier 1842.	24,157 98
	au 1 <sup>er</sup> janvier 1843.	29,500 50
	au 1 <sup>er</sup> janvier 1844.	55,519 44
	au 1 <sup>er</sup> juillet 1844.	41,965 71

Le nombre des instituteurs, parties prenantes, était, au 1<sup>er</sup> juillet, de 201.

La moyenne de la somme appartenant à chaque instituteur était donc de 206 fr. environ.

L'instituteur annuel appartenant le capital le plus élevé n'est autre que pour 1,277 fr. — Il y en a qui ne possèdent que quelques centimes.

Et cependant la caisse de la Seine est dans un état de prospérité exceptionnelle! La caisse la plus riche après celle de la Seine, celle des Bouches-du-Rhône, ne donne que 188 fr. par la moyenne. Celle de la Loire-Inférieure, qui vient à troisième, 145 fr., et la quatrième par ordre de richesse, 150 fr. seulement!

Encore ces moyennes générales ne donnent-elles pas la situation réelle de la masse des instituteurs dans chaque département. On conçoit, en effet, qu'un seul chiffre exceptionnel comme celui de 4,277 fr., par exemple, dans la caisse de la Seine, suffit pour grossir immédiatement la moyenne au delà de la vérité positive. Or, si nous prenons le chiffre moyen des remboursements opérés chaque année, et c'est une base plus certaine, puisque la caisse est établie pour assurer des ressources aux instituteurs qui se retirent, nous arrivons aux résultats suivants :

Moyenne des remboursements effectués en 1841 par la caisse de la Seine : 61 fr.

Moyenne des remboursements effectués en 1842 par la caisse de la Seine : 54 fr.

Moyenne des remboursements effectués en 1845 par la caisse de la Seine : 78 fr.

Ainsi, pour le département de la Seine, la moyenne accablée de la retraite d'un instituteur communal est de soixante-trois-vingt francs en capital. Est-ce là le ven de la loi? Et nous-bout vu que la caisse de la Seine est dans une situation de prospérité exceptionnelle. Ce qui le prouve encore plus, c'est que la moyenne des remboursements faits pendant les mêmes années à des instituteurs des autres départements n'est que de quarante-neuf francs... en capital!

Dans les prévisions du législateur, l'insuffisance des ressources ordinaires des caisses devait être comblée par des donations ou legs, mais cette espérance ne paraît pas s'être réalisée : 25 départements seulement ont reçu des dons de la bienfaisance privée, et ces dons sont minimes. Il en est qui ne montent qu'à 500 fr., comme dans la Moselle, et le revenu à 4,000 fr. cette somme doit être répartie entre 620 instituteurs; et de 100 fr., comme dans l'Aude et Saône-et-Loire, où il existe 558 et 445 instituteurs. En réalité, cette somme est insignifiante.

Il résulte évidemment, de ces observations et de ces calculs, que le ven de la loi de 1845, qui était d'assurer des moyens d'existence aux instituteurs communaux après la cessation de leurs fonctions, n'a pas été et ne peut être rempli par l'organisation actuelle des caisses de prévoyance. Pour atteindre ce but, il faudrait :

Où bien que l'Etat intervint pour assurer l'existence des vieux instituteurs;

Où bien, ce qui serait plus facile et plus rationnel, puisque, par l'allocation d'un traitement fixe sur les fonds administratifs, les instituteurs communaux ont été placés dans la catégorie des fonctionnaires administratifs, que les caisses de prévoyance fussent transformées en véritables caisses de retraite, suivant les règlements ordinaires, et de manière à se suffire à elles-mêmes, pour donner aux instituteurs une retraite assurée au prorata de leur traitement et après le temps voulu d'exercice.

**Académie des Sciences.**

**COMPTE RENDU DES 2<sup>e</sup> ET 5<sup>e</sup> TRIMESTRES DE 1844.**

(Suite. Voir t. IV, page 242.)

**Sciences naturelles et météorologie.**

*Sur les transformations des appendices dans les articulés.*, par M. Brullé. — Dans les plantes, tous les organes, tels que les feuilles, le calice, la corolle, les étamines et le pistil ne sont qu'un même organe diversement modifié; il en est de même dans les articulés (crustacés, annélides, insectes et myriapodes). Ainsi, dans ces animaux, les pattes, les antennes, les pièces et les diverses parties de la mâchoire ne sont qu'un seul et même organe diversement modifié. M. Brullé établit en outre deux lois relatives à leur développement: 1<sup>o</sup> les appendices se modifient par les progrès de l'âge chez un même individu, comme ils semblent se modifier par les progrès de l'organisation dans des individus d'espèces différentes; 2<sup>o</sup> les appendices se montrent d'abord plutôt sur un articulé, que leur structure doit être plus complexe, ou autrement, qu'ils paraissent d'autant plus tard qu'ils ont moins de transformations à subir. Souvent aussi l'on voit se développer d'une manière accidentelle sur un insecte une disposition qui est l'état normal chez les crustacés. Telle est la division des pattes et des antennes.

*Sur les cédrars de l'Atlas, et l'emploi de leur bois dans les constructions maritimes d'Alger*, par M. Bory de Saint-Vincent. — C'est à M. le capitaine Durieu qu'on doit cette reconnaissance botanique; il se rendit au printemps de 1844, par Blida dans l'Atlas. Au pied de cette chaîne, il trouva des oranges qui servaient de clôture à des champs de Hesperides, des sentinaux qui réalisent la fable du Jardin des Hespérides, des arbres fruitiers et des vignes cultivés et taillés comme dans le Périgord. Les raisins de ce pays alimenteront à l'avenir le marché d'Alger. Ces cultures cessent à une hauteur de 700 à 800 mètres environ. Puis apparaissent des forêts de chênes à glands doux. Bientôt M. Durieu vit un premier cèdre au feuillage argenté, dont le vaste tronç avait sept mètres de circonférence et se divisait, à deux mètres du sol, en cinq

grosses branches. Sa flèche avait une hauteur de 40 mètres. En s'élevant plus haut, M. Durieu trouva encore des flèches de neige, et il se décida à passer sur le revers méridional où les cédres forment une forêt non interrompue. Dans les ravins, ils acquièrent une taille gigantesque et résistent aux coups de vent furieux qui assaillent fréquemment ce versant de l'Atlas. Plusieurs sont encore debout quoique charbonnés par ces incendies qu'allument en automne les pirates barbares de ces contrées. Un grand nombre aussi ont été abattus par les montagnards pour fournir des bois de construction aux habitants de Blida. Ainsi, tout conspire à la destruction de ces arbres séculaires, et ils disparaissent de l'Atlas si l'administration ne s'empresse de prendre des mesures pour leur conservation.

Au temps de la domination turque, le bois de cèdre était employé à Alger comme bois de construction, avec les troncs de certains genévriers (*Juniperus phoenicea*, *J. oxycedrus*), qui viennent assez gros dans les cnes de certains points de la côte. Ils servaient surtout d'arc-boutant entre les maisons d'un côté l'autre de la rue, précaution indispensable dans un pays exposé à de fréquents tremblements de terre.

*Sur l'ancienneté de l'usage du cidre en Normandie*, lettre de M. Girardin à M. de Gasparin. — L'abbé Rozier prétend que l'introduction du cidre en Normandie date du treizième ou du quatorzième siècle, et qu'avant cette époque, la bière était la boisson la plus généralement répandue. Dans les villes et dans les campagnes il y avait des brasseries; ou en compta plusieurs très-anciennes, une entre autres à Lillebonne. En 1158, il est aussi question des brasseries de Rouen. Les actes de Dieppe citent la bière parmi les boissons que les pêcheurs emportaient à la mer. Toutefois, le cidre n'était pas inconnu avant le treizième siècle. Dès 387, sainte Radegonde, reine de France, buvait journellement du poiré, boisson faite avec la poire. Au huitième siècle, Charlemagne ordonna, dans les fameux capitulaires *de villis*, que l'on entreprenne sur ses terres des gens sachant fabriquer des boissons faites avec des pommes, des poires et autres fruits. Des titres non moins respectables font mention des allées de pommiers qui entouraient en 892 l'antique abbaye de Saint-Wandrille que les Normands détruisirent en fondant en comble à cette époque. Par un titre de 1185, les religieux de Jumieges reçoivent une donation en pommes pour faire le cidre nécessaire à leur consommation. Dans un poème écrit par Guillaume Lebreton, chapelain de Philippe-Auguste, et qui avait suivi ce prince à la conquête de la Normandie, en 1205 à 1204, on trouve les deux vers suivants :

Non tut in autumni rubet Aleta tempore pomis,  
Unde liquore solet sacrum sibi Neustria gratum.

C'est avec la pomme que produit le pays d'Ange que la Neustrie fait faire le cidre, boisson qu'elle aime. Enfin, Nuel a trouvé qu'il était question de cidre dans l'énumération des marchandises qui remontaient la Seine en 1513, et qu'en 1497 cette boisson était vendue à Paris chez les marchands de vin.

*Sur les conséquences qui paraissent devoir résulter de la comparaison des températures observées en divers lieux de la terre par M. Petit.* — En comparant la marche de la température à Paris et à Toulouse pendant les années 1850 à 1845, M. Petit a été frappé de voir qu'elle était la même dans ces deux villes. Ainsi, en moyenne, le thermomètre de Paris est toujours plus bas que celui de Toulouse, et tous deux montent et descendent ensemble. Les minima se correspondent comme les maxima. Au commencement d'août et de novembre, il y a dans les deux villes une élévation de température très-notable, et M. Petit rappelle à ce sujet l'observation faite par M. Erman, que ces élévations de température coïncident avec les deux époques des apparitions d'étoiles filantes. Ces astéroïdes, en enveloppant la terre, s'opposeraient au rayonnement de cette planète vers les espaces célestes. Nous donnons ici en regard les moyennes mensuelles de Paris et de Toulouse pour chacun des mois de l'année, déduites des années 1850 à 1845.

	Paris.	Toulouse.	Paris.	Toulouse.	
Janvier...	29,39	49,14	Juillet....	186,03	206,28
Février...	36,36	66,80	Août.....	196,37	219,91
Mars....	66,97	96,12	Septembre...	169,98	189,59
Avril....	109,31	116,50	Octobre...	106,27	136,50
Mai.....	119,91	166,52	Novembre...	79,17	99,07
Juin.....	176,14	209,39	Décembre...	39,47	56,67
			Année....	108,92	139,88

*Fait intéressant pour la théorie de la grêle*, communiqué par M. Espy. — En 1808, un ouragan remarquable par sa violence et par son étendue ravagea l'Etat de Tennessee. Il avait pris naissance près la ville de Kingston et s'étendit jusqu'aux montagnes qui séparent le Tennessee de la Caroline du Nord. Il avait commencé vers midi et finit vers trois heures environ. La vitesse était de trente milles à l'heure. Dans la partie septentrionale de son trajet, il tomba beaucoup de grêle et de pluie, et, chose remarquable! il tomba en même temps des feuilles vertes et des branches qu'il avait arrachées auparavant, et qui étaient toutes recouvertes d'une couche épaisse de glace. Tous ces corps emportés par le vent étaient devenus les noyaux d'autant de grêlons.

(La suite à un prochain numéro.)

**Théâtres.**

*Guerrero*, drame en cinq actes et en vers; par M. ERNEST LEGOUÉ (THÉÂTRE-FRANÇAIS); *Madame de Cérigny* (THÉÂTRE DU GYMNASE).

Guerrero est un surnom; il signifie le guerrier; le vaillant d'Availas l'a reçu de la reconnaissance et de l'admiration des Mexicains, pour la liberté desquels il combat contre la tyrannie espagnole. Guerrero est un héros, un foudre de guerre; il a jeté l'épouvante dans le cœur de l'Espagne; et le Mexique attend de lui sa délivrance.

Comment l'Espagnol aura-t-il le raison d'un si redoutable adversaire? Les uns sont d'avis de s'en débarrasser par l'assassinat; les autres par la force; don Lopès propose la ruse; Guerrero est épris de la beauté de dona Isabelle, fille du noble Lépou; et il en est aimé; par cet amour on peut le gagner à l'Espagne; et l'enlever à la cause de la liberté mexicaine. Don Lopès va donc trouver Guerrero et lui propose cette alliance; mais Guerrero, tout soldat qu'il est, ne se laisse pas prendre au piège, il accepte Isabelle, qui se donne à lui avec joie, et le mariage accompli, notre héros déclare qu'il n'en continuera pas moins à se battre à outrance contre l'Espagne et à tenter la délivrance du Mexique.

Don Lopès a une revanche à prendre, et il la prend en faisant arrêter le père de Guerrero, et en le jetant au fond d'un cachot; maintenant, si Guerrero accomplit sa menace, s'il soulève le nouveau Mexique, la tête de son père paiera pour son audace et sa révolte; retenu par l'amour lila, sacrifiant la liberté de son pays à la vie de son père, Guerrero se retire dans la vie champêtre, avec sa femme Isabelle et ses fils qui lui est né. Cependant la passion de la guerre le sollicite dans sa retraite; l'oisiveté lui pèse; il tressaille au bruit des armes. Ses nuits sont pleines de combats et de rêves de gloire; son sang bouillonne; il ne peut plus endurer cette existence oisive; c'est à ce moment que don Lopès se représente à lui. Il vient pour exciter cette passion de la guerre qui s'est rallumée dans le cœur de Guerrero et pour en profiter. Lopès offre à Guerrero le commandement général des armées d'Espagne. — D'abord Guerrero refuse avec indignation; c'est une trahison qu'on lui propose. Don Lopès, faisant dévier ses scrupules, lui fait voir qu'il ne s'agit pas de tourner ses armes contre le Mexique, mais de venir en Espagne combattre Napoléon et le vaincre; un tel adversaire, une telle victoire promise exaltent l'imagination de Guerrero et il succombe. En vain Isabelle veut le retour; le voilà parti.

Après quinze ans, il revient au Mexique, suivi de sa femme et de son fils devenu jeune homme. Guerrero revient victorieux; il est le plus puissant et le plus illustre des Espagnols. Mais l'abandon qu'il a fait de ses frères mexicains vit au fond de leur cœur et y entretient le désir de la vengeance, et Guerrero lui-même en a gardé le remords. Aussi n'arrive-t-il dans son pays qu'avec la pensée de racheter sa faute, et de se réhabiliter en donnant la liberté au Mexique. Malheureusement la fortune tourna tout à coup contre lui. Son fils, insulté par un Mexicain qui l'appelle fils de traître, se venge en tuant pour venger l'honneur de son père; mais, par les exhortations qui précèdent ce combat singulier, il apprend qu'en effet ce père n'est pas le brave Espagnol qu'il croyait, mais un Mexicain renégat. C'est pen d'abord à rougir devant son fils, il fait que Guerrero rougisait devant son vieux père. Le vieillard, soitant tout à coup de sa prison après quinze ans, et voyant son fils clamant de croix et portant toutes les marques du commandement suprême, croit qu'il doit toute cette splendeur à ses victoires contre l'Espagne; quelle n'est pas son indignation quand il apprend que c'est par l'Espagne et non contre elle que Guerrero a conquis ses titres et sa puissance. Il le repousse comme un fils indigne, comme un mauvais Mexicain.

Cependant la guerre entre le Mexique et l'Espagne s'est rallumée. L'Espagne demande la paix, le Mexique veut bien l'accorder, mais à condition qu'on lui livrera Guerrero. L'Espagne refuse, le Mexique persiste; la guerre va recommencer. Alors Guerrero, comme un héros antique, se livre lui-même aux Mexicains et marche à la mort. Ce dévouement lui rend l'estime de sa femme, l'estime de ses fils, la bénédiction de son père et l'admiration universelle. Guerrero ne so pas un héros nommé roi du Mexique et de l'Espagne.

Le drame est du genre héroïque; excepté don Lopès, tous les personnages y vivent dans la sphère des vertus les plus sévères, et de l'abnégation. Guerrero lui-même s'exagère sa faute et l'expie bien au delà de ce qu'elle mérite; la grande erreur de ce drame, en effet, est de n'avoir pas donné une cause assez convaincante de cette prétendue trahison de Guerrero envers son pays. Il résulte de cette tension continue et de cette exagération des sentiments, dont il faut accuser d'ailleurs le genre héroïque plus que l'auteur, une certaine monotonie dans les effets, et une absence trop fréquente de contrastes et de nuances; on aurait aussi bien des impossibilités à signaler, et des non-sens que l'imagination même la plus libre n'a pas le droit de pousser aussi loin; mais des scènes intéressantes, des situations fortes, un constant appel aux nobles pensées et aux généreux sentiments, un style négal, mais vigoureux souvent et éloquent quelquefois, toutes ces qualités si bien fautes pour constituer des défauts même graves, même nombreux, ont, gagnés la victoire et donné à M. Legoué un succès dont il peut se honorer.

Mademoiselle Plessis, un peu troublée, a trop négligé dans ses sanglots les douleurs d'Isabelle; M. Guyon et M. Beauvallet sont de vrais Mexicains; sauvages du désert. Leur déclamation formidable ferait tressaillir et remplirait la vaste étendue du désert; je vous demande si elle remplit la salle du Théâtre-Français et fait trembler l'écho modestement caché dans le coin de quelque colonne voisine. — Pourquoi à ce nom de madame de Cérigny, ces airs mystérieux, ce coup d'œil équivoque, ce sourire railleur, ces réticences suspectes, ces mots dits tout bas à l'oreille? Cérigny n'est-il pas un non

comme il y en a tant? Pour moi, je n'y trouve rien à redire; Cérigny ou un autre, peu m'importe.

On n'est pas de mon avis aux eaux de Bade: l'arrivée de M. et de madame de Cérigny y produit l'effet d'une de ces étiennes compromettantes dont tout le monde sait le fin mot, mais que personne n'ose expliquer à haute voix, de peur de causer du scandale aux moins pudibonds. J'avouerai humblement que je ne pensais pas que Bade fût prude à ce point; pour peu qu'on l'ait fréquentée, on trouvera que cette susceptibilité virgine est un pur don qu'il tient de l'imagination de MM. Bayard et Regnault, et qu'en réalité Bade vit très-volontiers de chronique scandaleuse; les plus grosses charades ne lui font pas peur; il en crie le mot avec joie par-dessus les toits, et fraternise ensuite avec les pêcheurs les plus avérés.

On ne crie pas dans la comédie de MM. Bayard et Regnault, on chuchote des que ce nom de madame de Cérigny est prononcé: « Ah! dit celui-ci d'un ton moqueur, madame de Cérigny! et il appuie sur le mot madame avec une affectation qui donnerait des soupçons au plus crédule et mettrait le plus indifférent en frais de curiosité. — Madame de Cérigny! reprend celui-là en souriant de cet imperceptible sourire qui trahit la satisfaction d'un vainqueur ruminant le souvenir des conquêtes passées, madame de Cérigny? je ne connais que cela! »

Cependant, si M. de Cérigny témoigne le désir d'être admis dans la haute société que les beaux jours amènent à Bade, de tous les coins de l'Europe; s'il demande à produire sa femme au bal privilégié: « Oui, sans doute, lui dit-on, nous vous admettrons avec plaisir... vous!... vous!... mais... mais... — Quoi? — Mais madame de Cérigny!

— Qu'est-ce? pense à part lui le mari: à qui en veut-on! que signifie ce logogriphe? suis-je dans le pays des sphinx! » Un jeune Parisien en vacances venu pour s'ébattre aux

voilà? dit Gustave. — Me voilà! — Que viens-tu faire à Bade! — Oh! mon ami, une femme charmante, une femme parfaite, un ange que j'aime, que je suis partout, que j'adore et à qui je n'ose le dire. — Son nom? — Madame de Cérigny. — Madame de Cérigny, un ange? pauvre Ernest! » Et Gustave d'éclater de rire au nez du pastor fido ébahi.

Une explication de Gustave et d'Ernest donne bientôt le mot de toutes ces énigmes: madame de Cérigny est une aimable grisette, pas davantage; elle prend le nom de dame, comme tant d'autres, pour se donner une contenance; et M. de Cérigny le lui permet, encore comme tant d'autres: aussi voici mon Ernest qui, de timide qu'il était, devient un effronté compère; il traite madame de Cérigny à la lussarde; celle-ci a beau se fâcher, s'indigner, appeler à l'aide, aller jusqu'aux larmes.

On se trompe cependant: madame de Cérigny n'est pas ce que cet étourdi de Gustave pensait: c'est une honnête femme, s'il en fut; tous les sacrements y ont passé; mais M. de Cérigny, étant garçon, en avertisse la maladresse de voyager avec une maîtresse, et de la faire passer pour sa femme; cette maîtresse a essuyé depuis, sous ce nom d'emprunt, plus d'une aventure scandaleuse; et maintenant voici qu'on prend la véritable madame de Cérigny pour cette aventurière. Cérigny es tainsi puni de sa légèreté par l'insulte que subit sa femme, par sa propre jalousie et par le scandale qui en résulte. Il va sans dire que l'innocence et l'authenticité de la vraie madame de Cérigny éclatent au dénoûment, et que sa légitimité triomphe.

Le sujet était scabreux; il a été traité avec beaucoup d'esprit, de gaieté et de goût par MM. Bayard et Regnault.



(Théâtre-Français. — Guerrero, par M. E. Legouvé. — Guerrero, Beauvallet. — Isabelle, mademoiselle Plessis.)

Courrier de Paris.

Enfin nous en sommes quittes: le premier jour de l'an a vécu; il est déjà enterré depuis plus de huit jours; les bons sont dévorés, les poupées brisées, les baisers refroidis, les sourires rengainés, les serments oubliés; Paris est rentré dans sa vie de tous les jours et a repris ses habitudes: on ne s'embrasse plus à tout bout de champ; on ne se démanche plus le bras à force de furieuses poignées de main; on ne se nitraille plus, d'une extrémité de la ville à l'autre, par défroiables décharges, à bout portant, de protestations, de compliments et de boîtes de chocolat; les amitiés et les amours sont revenues à leur température naturelle; les petites jalouses et les grosses jalouses, un moment irritées par cette journée de tendresse et de réconciliation universelle, ont recommencé le lendemain avec un ardeur recrudescente, comme l'eau retenue par un obstacle s'élançait tout à coup plus rapide et plus furieuse.

L'autre jour, nous avons esquissé quelques-unes des physionomies que fait naître ce jour mémorable; nous avons raconté quelques-unes de ses douleurs et de ses joies; notre spirituel ami Bertall en faisait autant de son côté, et voici sept à huit types qui sont tombés de son crayon comique et que nous sommes très-henreux de recueillir avec tout le soin et toute l'hospitalité qui leur sont dus.

Voici d'abord un intérieur de famille au premier jour de l'an; la scène se passe chez d'honnêtes bourgeois, et le jour commence à naître; c'est estimable monsieur au front clair et, c'est respectable dame en coiffe de nuit, que vous voyez réunis et adossés au même oreiller, sont deux époux légitimes et parfaitement assortis; l'agrément de leur profil et la beauté de leurs formes vous l'affestent; ils dormaient d'un paisible sommeil, de ce sommeil profond qui couronne quelques années de concile nuptiale, quand un bruit assaut; agréable surprise! c'était madame leur fille, heureu-

sement veuve depuis un an, qui venait leur souhaiter la bonne année avec accompagnement de deux rejets, charnants

pliment filial écrit de la main de Titi en lettres majuscules et à peu près conçu en ces termes: « Cher papa et chère maman, permettez qu'en ce jour votre petit Titi vous offre ses vœux et son amour. »

L'ainé, celui qui dans son ardeur de bonne année, a oublié ses pantoufles et se tient sur ses talons pour ne pas s'embrasser par la plante des pieds, Eugène qui la portière appelle, M. Ugene, présent avec un certain orgueil à ses deux esthétiques ascendants le produit de son talent dans l'art du dessin; Eugène sera évidemment plus qu'un Raphaël; à son âge, Raphaël ne faisait pas des bonches des nez et des yeux de ce calibre-là quant à la mère de ces jeunes phénomènes vivants, nous aurions désiré voir l'émotion qui se peint dans tous ses traits en ce jour solennel, mais elle n'a pas jugé à propos de nous montrer son visage.

Je vous recommande l'attitude héroïque de ces deux braves de la garde citoyenne en route pour aller porter au château l'hommage de leur dévouement belliqueux: « Messieurs, c'est toujours avec un nouveau plaisir. »

Quand il a rendu à son prince ce qu'il lui doit, le héros se dépouille de son air sabreur, suspend au porte-manteau le casque et l'épée, rentre modestement dans son paletot, se coiffe du feutre mou, s'arme de son hanbou pouff, tout glayé, lèche le gilet blanc, et redonne purement et simplement l'excellent oncle que vous voyez, le meilleur des oncles, l'oncle chargé et surchargé de pochettes, de lanternes magiques, de boîtes de bonbons, de chevaux de bois à l'usage de ses nièces et de ses neveux bien-aimés.

Je vous ai fait tout récemment ma profession de foi sur le tambour de la garde nationale, le déclarant l'invention la plus malfaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à



(Said, lion du consulat de Suède, à Alger.)

plus malfaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à

plus malfaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à

régime de la mort aux rats, pour en finir : eh bien ! ce vœu, un peu vif, je l'avoue, cette horreur du tambour, publiquement déclarée et distribuée avec l'illustration à Paris et dans le monde entier, n'a pas empêché cet assassin exécrable qui se cache sous le nom de tambour de ma légion, de donner à ma porte, et de se présenter chez moi le premier de l'an avec ce nez canoté, cette attitude innocente dont il assainit ses billets de garde, pour me les faire avaler, et que Bertall a sassis sur le fait. — J'avant pas à ce moment de mort aux rats sous la main pour me délivrer de ce dangereux animal, je lui ai donné tout sous ; et voilà comme on encourage le crime... et les imbours !

Dieu veuille qu'il soit heurté et détruit, en descendant l'escalier, par cette grosse et robuste cuisinière qui s'est passée de tous ses atours, et s'en va, de son pied épaté, chez les fournisseurs, le boucher, le boulanger, l'épicer, la fruitière, leur souhaitant une bonne année, une bonne santé, le paradis à la fin de leurs jours, et en recevoir l'étrème an-

nuelle, prime d'encouragement qui la sollicite à leur continuer sa pratique, et à compter avec ses maîtres avec le même scrupule et la même fidélité. Bertall a très-bien compris que l'espèce sur laquelle le

jour de l'an opérât les plus étonnantes et les plus rapides métamorphoses était l'espèce des portiers et des portières. Il nous montrera le portier une autre fois ; mais que dites-vous de la portière ? ne la reconnaissez-vous pas ? Ce n'est pas l'épouse du concierge qui tire fièrement le cordon au faubourg Saint Germain ou à la Chaussée-d'Antin, et se donne des airs de duchesse ou de femme de banquier : c'est la portière classique, l'antique portière du Palais, que les révolutions n'ont pas changée, et qui est restée immuable, dans sa robe obscure, au milieu du bouleversement universel des conditions, des gouvernements, des institutions et des mœurs.

L'épouse du concierge sourit toute l'année ; c'est tout à fait une femme du grand monde. La vraie portière, qui ne sait pas dissimuler, la portière d'autrefois, dont Bertall a encore retrouvé un exemplaire, ne sourit qu'une fois l'an, au 1<sup>er</sup> janvier ; le reste de l'année, du 2 janvier au 31 décembre, elle est maussade et renchignée, et grogne perpétuellement sous sa coiffe et dans sa barbe. Mais, au 1<sup>er</sup> janvier, quelle séduisante



(Les surprises du nouvel an.)



Le meilleur des oncles.



(Un jeune homme lancé qui va porter ses cartes.)



(Coupe d'une maison parisienne le 1<sup>er</sup> janvier 1844. — Cinq étages du monde parisien.)

Vignettes extraites du *DIABLE A PARIS* (2<sup>e</sup> série), publiée par Hetzel.



(Visites au château.)



(Vue prise sur une portière pendant l'année.)



(Vue prise sur une portière. Fin décembre.)



(Visite obligée aux fournisseurs.)



« C'est le tambour de votre compagnie, Monsieur, qui a cédé de vous la sauterie bonne... et ureuse. »

sirène ! et comme son œil, son nez, sa bouche, s'entendent pour exciter le locataire, par une aménité inaccoutumée, à délier les cordons de sa bourse, ou à mettre les mains au gousset : bon moment pour être agréé par ce vieux cerbere, qui

a rentré sa défense et n'aboie pas ce jour-là. Aussi ce petit jeune homme qui trotte là-bas, se sert à lui-même de commissionnaire, et porte des cartes, de sa propre main, à ses amis et connaissances, est-il sûr de recevoir un accueil

des plus séduisants de la portière du 1<sup>er</sup> de l'an, et d'avoir sa part de la gratification extraordinaire de son sourire ; mais qu'il ne s'avise pas de repasser le lendemain !

Le spirituel et charmant *Diable à Paris*, le plus char-

mant et le plus spirituel des diables, a bien voulu nous faire cadeau, pour nos épreuves, de cette maison à cinq étages que vous pouvez toucher du doigt et des yeux. Notre aimable diable est assez riche de son esprit et de ses trésors de toute espèce, pour prêter ainsi quelque chose à ses amis, d'autant plus que nous sommes bien en état de le lui rendre.

En sa qualité de cousin germain d'Asmodée, qui enlevait les toits des maisons de Madrid, et en livrait les secrets intérieurs à l'œil curieux de son frère, le diable mis à nu son monde par M. Hetzel, et enveloppé dans une layette de fine prose et de dessins exquis, ne s'arrête pas à la muraille, mais nous introduit dans la maison, où nous faisons connaissance avec les différentes espèces qui l'habitent.

L'espece varie suivant l'étage, et les mœurs à l'unisson. Au rez-de-chaussée on est sans façon et d'assez bonne humeur ; la cuisinière, la même sans doute que nous avons rencontrée là-haut, y soigne le chasseur d'Afrique, le préféré de son cœur, et arrose ses lauriers du premier bouillon de l'amour ou d'un verre de bourgogne, dont le porteur d'eau fournit le remplaçant. Le concubinage s'épanouit et danse une mazurka avec son épouse, tandis que mademoiselle leur fille joue sa sonate ou étudie son nocturne, talent de société qui doit la mener tout droit à épouser un vieil huissier ruiné, ou à être figurante à l'Ambigu-Comique, au lieu de tirer honnêtement le cordon, comme ses aïeux.

Au premier étage, on baille sur le veulours et sur la soie. C'est là vieille morale du lambris, du le. Au second, on est moins riche et plus éveillé. La mère s'occupe de ses enfants, le père fait sauter le marmot dans ses bras, et se mire dans son miroir ; la belle-sœur lit innocemment le journal au coin du feu ; cependant le petit garçon et la petite fille s'amuse à la poupée, dans l'attente la plus cordiale. J'aperçois un quatrième rejeton de cette race de bons bourgeois, qui s'est mis à quatre pattes comme un haricot, et joue aux quilles avec toute la candeur du premier âge. Il est impossible d'être plus confit en vertus et en bonheur que ce second étage. Je vous prie de croire cependant que tous les seconds étages ne ressemblent pas à celui-ci ; le bonheur et le malheur habitent un peu partout, en haut et en bas.

Au troisième étage, tout change ; voici un débiteur visé par un huissier ; il n'a plus à lui offrir que les quatre murs de son appartement pour solide total de sa créance. Tout à côté un bon rentier et sa gouvernante, donnent la pâtée à leur caniche, autre image du vrai bonheur.

Dans les mansardes, un pauvre diable vient de battre sa femme et ses enfants pour toute nourriture, afin de leur apprendre à vivre ; un philosophe, du genre peut-être, met son nez à l'abri d'un vase, et se livre, par un air de dédain, à une niche au toit qui s'est mis en communication trop directe avec les cataclysmes du ciel ; et enfin un futur Apelles et un Praxitèle furtif battent la semelle et font ainsi des économies de bois et de pinettes.

L'escalier lui-même est plein d'enseignements. Le lion et la lionne descendant de leur équipage, montent à l'étage des bâilleurs ; le riche et prudent bourgeois, le parapluie sous le bras, va visiter les habitants du second ; mais à compter du troisième au cinquième, la solitude commence, les amis diminuent ; les visites deviennent rares, et le chat peut, sans être dérangé dans ses opérations militaires, se glisser à pas de loup, de marche en marche, et lupper la première souris qui se rencontre.

Vous voyez, par cet échantillon, que le *Diable à Paris* ne recherche pas, comme cela arrive de temps en temps à son confrère Asmodée de Madrid, les passions furieuses et les drames sanglants ; il ne l'imite que dans son goût pour les tableaux comiques, les contrastes piquants et l'observation spirituelle et plaisante des ridicules, des vices et des mœurs ; dans cette peinture pleine d'intérêt et de charme, il est bien le plus agréable, le plus amusant, le plus ingénieux, le plus brillant, le plus fécond, le plus malin diable qui soit venu de l'enfer depuis longtemps pour récréer les pauvres humains en se moquant d'eux-mêmes à leur nez, au lieu de les cuire dans les vieilles marmites de Satan, comme le faisaient autrefois les anciens diables qui n'étaient pas amusants du tout. — Le second volume du *Diable à Paris*, que continue M. Hetzel, ne fera que confirmer le succès immense, universel, obtenu par les adorables diableries du premier volume, qu'on s'arrache de tous côtés.

Nous recevons d'Alger de curieux détails sur un lion parfaitement civilisé et plein de talents d'agrément ; non-seulement on nous donne les renseignements les plus authentiques et les plus aimables sur le naturel et l'éducation de ce quadrupède distingué, mais on nous parle de la délicatesse jusqu'à nous envoyer son portrait, le lion lui-même n'ayant pu nous être adressé sous enveloppe sans quelque difficulté. *L'Illustration* se hâte, avec tout le plaisir et toute la reconnaissance que mérite un pareil présent, de communiquer à ses lecteurs l'image de ce lion sans pareil, qui pourrait bien empêcher de dormir le lion de M. Carter et M. Carter lui-même ; *L'Illustration* est heureuse de faire d'avoir été choisie la première pour introduire dans le monde cet intéressant animal et lui donner accès dans la société parisienne ; si, comme il est arrivé pour certain prince, à certaine princesse d'un conte de fée, quelque lionne de la Chaussée-d'Antin devenait amoureuse de notre lion sur la vue de son portrait seulement, la lionne pourrait s'adresser à nous sans crainte ; nous tâcherions d'arranger l'affaire à la satisfaction des deux familles.

Il se nomme Saïd ; il est de la plus haute noblesse de lions, et descend de la grande race de Numidie ; sa robe, couleur fauve, est diaprée de pois d'éléphant ; les dos surtout est admirablement tacheté et moucheté ; ses oreilles, sa queue, ses griffes sont d'un beau noir de velours ; des mouchetures d'un brun foncé, se marient, se fondant, parcourent ses deux jambes de haut en bas et arrivent jusqu'aux pattes par des nuances gradées ; deux signes bruns, placés obliquement à l'angle intérieur des paupières et affectant la forme d'une olive allongée, lui donnent un certain air coquet qui tempère à ravir sa fierté. Voilà certes un admirable lion.

Saïd naquit dans les montagnes de Biskara ; mais il ne resta pas longtemps dans son bercail ; à trois mois il vint à Alger ; c'était-ce envie précoce de voyager et de connaître ? ou bien fut-il pris dans une chasse ou dans une *tazza* ? Nous manquons de lumières sur ce point de son histoire. Quoi qu'il en soit, il fut admis à trois mois au vice-consulat de Suède, et c'est là qu'il fit son éducation avec un succès qui ne saurait manquer de donner aux lions encore inconnus une haute opinion de la civilisation européenne.

L'appartement que Saïd occupe dans la maison du consul est situé dans la cour intérieure du premier étage, à côté de la salle à manger ; situation excellente, surtout pour un lion de bon appétit. En outre, Saïd y trouve l'avantage de voir passer sans cesse les nombreux visiteurs qui entrent dans la maison, ce qui lui procure un spectacle récréatif, et peut lui servir plus tard à rédiger le résultat moral de ses observations, pour peu qu'il soit philosophe, ce dont je ne doute pas, et que la fantaisie lui vienne, dans sa vieillesse, d'écrire ses mémoires.

Tout le monde aime Saïd, et tout le monde le caresse ; et comme c'est un lion qui sait vivre, Saïd répond à ces politesses et à ces douceurs avec une grâce et un à-propos qui lui font le plus grand honneur. Cependant, comme lions les autres bien placés, il met des avances dans les marques de sa reconnaissance ou de son attention ; et sait à très-bien distinguer les vrais amis de ses flatteurs ; et sait à très-bien distinguer les premiers, il n'est que convenable que le second, il a même des moments de réserve et de froidure complète pour ceux qu'il n'aime pas ou qu'il voit pour la première fois ; mais il ne se laisse jamais aller jusqu'à l'impolitesse, et personne ne peut se plaindre d'en avoir reçu le moindre... ou coup de griffe.

Saïd a un faible pour les jolies femmes ; un jour, à la suite d'un pari, une jeune femme, dont le consul appréciait l'esprit et la grâce, monta d'un pied lesté sur le dos de Saïd, comme une charmante amazone sur son alezan, et piqua des deux ; une autre jolie femme servait d'éuyer et de menin ; Saïd se laissa faire et fournit sa carrière de la meilleure volonté du monde et avec une soumission à laquelle sa face guerrière et sa cririère de roi des forêts donnaient un prix inexprimable. Cependant Saïd n'est pas lion à se laisser limer les dents comme ce lion amoureux de La Fontaine. C'est dans le rôle de coursier docile que nous présentons Saïd à l'admiration de nos lecteurs.

On cite de lui un trait qui prouve qu'il en remontrait au lion d'Androcles pour l'esprit et la reconnaissance. Un jour, son maître M. D... s'apercevant qu'il était souffrant et mélancolique, s'approcha de lui avec une inquiétude bien naturelle à l'égard d'un lion si complètement orné de vertus et de qualités ; quelques gouttes de sang se laissaient voir sur la lèvre inférieure de Saïd ; à peine M. D... eut-il avancé le bras, que Saïd ouvrit la gueule de lui-même, et M. D... y plongeant la main intrépidement, en ramena une énorme sangsue qui s'était logée, — le lion n'a jamais pu dire comment, et ne le dirait probablement jamais, — dans un des sillons horizontaux et rugueux du gosier.

Saïd avait supporté l'opération avec héroïsme ; quand elle fut achevée, il vida tout d'un trait une vaste cuvette remplie d'eau fraîche, se mit à regarder alternativement son maître et la sangsue son ennemi, gisant sur les dalles de marbre et rendant tout le sang dont elle s'était gorgée. — Une minute après, Saïd était d'une humeur charmante.

On ne reprochera pas à Saïd d'être sur sa bouche ; il ne mange que trois fois par jour, ce n'est pas trop pour un tel personnage ; un lion comme il faut et qui a de l'éducation ne saurait faire moins de cuisine sans léser sa santé. En revanche, Saïd boit souvent et beaucoup, douze ou quinze fois par jour, nous ne voulons pas dire par là que ce soit un ivrogne. Il est très-recherché de sa personne, et se laisse volontiers brosser et peigner, mais il n'a pas encore touché l'oxyde, à l'exemple des lions de l'Opéra de criser sa moustache, de porter des gants pallés, des bottes vertes, un cane de Verdier et un longnon à l'œil gauche. Cela viendra peut-être.

### Chronique musicale.

OPÉRA-ITALIEN. — Reprise de *Beatrice di Tenda*. — Débuts de M. Ojeda.

Cet ouvrage, que l'administration du Théâtre-Italien vient, on ne sait pourquoi, de remettre au répertoire, avait été joué il y a quelques années, et n'avait obtenu aucun succès. M. Vatel a pensé avec raison qu'on avait toujours le droit d'appeler d'un jugement de première instance dont on n'était pas satisfait ; mais ses clients n'ont pas été plus heureux devant le second degré de juridiction que devant le premier. *Beatrice di Tenda* a été reconnue tout d'une voix l'une des plus ennuyeuses Italiennes qu'il jamais pu mettre au monde un compositeur paresseux, distrait, trop pressé ou épuisé. *Beatrice* a été déboutée de son appel, et condamnée à l'amende et aux dépens. C'est bien fait.

L'histoire de cette pauvre *Beatrice* ressemble fort à celle d'Anne de Boleyn, de lamentable mémoire. Il est vrai qu'elle ne fut que duchesse de Milan, tandis que l'autre était reine d'Angleterre ; mais toutes les inégarités physiques, morales, sociales et politiques disparaissent devant le bourreau. Comme Henri VIII, le duc Visconti fait couper le cou à sa femme, afin d'en pouvoir épouser une autre. Ce moyen-là n'est pas très-délicat, mais il est sûr et pérennitaire, et c'est pour cela sans doute que ces messieurs l'ont employé de préférence.

Visconti a d'ailleurs tout l'avantage dans cette lutte d'atrocités. Il accense sa femme d'adultère, comme Henri VIII ; il la fait juger, condamner et exécuter, comme Henri VIII ;

mais il lui fait d'abord donner la question, plaisir délicat auquel le roi d'Angleterre n'a pas songé.

*Beatrice di Tenda* est probablement la plus faible partition de Bellini à coup sûr, c'est la plus négligée de toutes celles qui ont été exécutées en France. Cela est vague, monotone, traînant, pâle et inanimé. Le *quintetto* du second acte (scène du jugement, se termine par une strette dont le motif principal est superbe et produit un grand effet, mais c'est le seul éclair de génie qui brille dans cet ouvrage. Il n'y a dans les airs ni invention, ni expression, ni facture. Les morceaux d'ensemble sont ajustés avec une maladresse inconcevable chez un Italien. Les chœurs et l'orchestre ne peuvent être comparés qu'à des mendians espagnols qui étalent sans vergogne leur honteuse misère. Il est à croire que Bellini, dont l'imagination n'était pas *primesautière*, n'a pas eu le temps nécessaire pour écrire sa partition, — ou bien qu'il était malade à l'écrivain, — ou bien encore... Mais, quelque explication que l'on donne du fait, le fait est acquis à la cause, et la cause est jugée.

Madame Persiani chante le rôle de *Beatrice* avec sa correction accoutumée, sans certains passages qui ne sont pas dans sa voix, et qui ne seraient probablement dans la voix de madame Persiani, quant à son débit, elle est gracieuse, spirituelle, mais complètement dépourvue de passion et de force tragique. *Caique suum*, comme disent les pédants.

On en peut dire autant de M. Ronconi, comédien aimant *buffe* plein de mouvement et de verve, et tragédien plus ordinaire. Il chante avec beaucoup de grâce l'air du premier acte, et celui du second acte avec énergie. Il ajoute souvent à cette grâce et à cette énergie des intonations douces... (hélas ! elles ne le sont même pas toujours !) qui et diminuent un peu la valeur. Rien n'est parfait en ce monde pas même les barytons.

Pas même les ténors, et M. Ojeda en est la preuve. M. Ojeda est jeune, il a la figure assez distinguée, et de plus il est Espagnol, comme l'était Garcia ; mais il n'a pas la voix de Garcia ni son habileté de chanteur, ni son merveilleux talent dramatique. Les Espagnols se suivent et ne se ressemblent pas. Cependant M. Ojeda n'est pas tout à fait sans mérite ; sa voix est faible, mais agréable ; il dit avec grâce les phrases gracieuses ; il vocalise très-proprement. Si M. Ojeda est venu prendre la place de M. Corelli, les abonnés du Théâtre-Italien auront fait une excellente affaire et gagné, au bas mot vingt-cinq pour cent.

Mais, si de ce côté ils sont en bénédiction, d'autre part ils sont bien en perte. Pourquoi leur avoir donné madame Manara. Quel bizarre plaisir M. Vatel peut-il trouver à placer un débile sur au milieu des étoiles brillantes qui ornent son firmament ?

### OPÉRA-COMIQUE. *Le Guittarero*.

Le jour même où l'Opéra-Italien reprenait *Beatrice di Tenda*, l'Opéra-Comique reprenait le *Guittarero*, œuvre de M. M. Scribe et Halévy, jouée il y a quatre ans, et qui avait depuis longtemps disparu du répertoire. Il y a dans la pièce des situations intéressantes et quelques jolies scènes, et dans la partition des morceaux agréables, que M. Roger chante fort bien. C'est madame Casimir qui remplit dans cet ouvrage l'emploi important de *prima donna* ; madame Casimir a une très-belle voix, malgré trois notes fléchies ; elle a pas besoin de se faire si mince pour qu'on l'écoute avec plaisir.

Un jeune artiste assez distingué, M. Espinasse, vient de faire entendre à l'Académie royale de musique, dans le rôle de Raoul des *Haquenots*. C'était, comme vous le voyez, un grand affaire, et M. Espinasse est de ces gens qui aborde franchement les difficultés, et attaque le taureau par l'écornes. Le taureau a été abattu, et nous ne pensons pas qu'il puisse rencontrer beaucoup d'adilles plus vigoureux que M. Espinasse. Il crie assez fort que M. Duprez... Hélas ! plus fort encore peut-être. Ce qui est du moins incontestable, c'est que la voix de M. Espinasse n'a encore rien perdu de sa clarté et de sa fraîcheur juvénile. Je ne sais pas ces *gran coups d'épée*, disait madame de Sévigné. Nous, au contraire nous n'aimons pas trop ces grands coups de gosier. Mais, cela pris, M. Espinasse nous paraît mériter des éloges et beaucoup d'estime. Sa voix est étendue et d'une sonorité agréable il a de l'expression... (il ne crie pas toujours) ; il montre son vent de l'intelligence ; il chante et joue son rôle en homme qui s'en est rendu compte et qui sait ce qu'il fait. Enfin, M. Espinasse renouait à crier et se bornait à chanter tout bonnement, nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi il le répéterait pas, avec le temps, un de nos chanteurs les plus distingués.

### Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 219, 263, 309, 373, 389, et t. IV, p. 21, 45, 53, 85, 103, 119, 165, 215, 231, 292 et 278.)

### CHAPITRE XXIV.

M. LE SOUS-PRÉFET. — LE FILS DE DOÑNE MAISON. — CARACTÈRE.

Mais nous ne quitterons point la ville de Giens sans avoir montré à notre lecteur la figure capitale de la localité, et

de M. le sous-préfet, fonctionnaire austère et pieux, âgé au plus de vingt-six ans. Le jeune Oscar avait entendu parler de lui à Paris, et comme il lisait beaucoup les classiques, il a essayé de tracer, pour embellir notre histoire, le caractère du personnage administratif, en usant des anciens noms de La Bruyère. Nous oisons donc à nos lecteurs ce petit morceau de prose en guise d'intermède littéraire, pour les reposer de scènes violentes qui ont si fort troublé les derniers chapitres de notre pittoresque récit.

ELIAS, FILS DE BONNE MAISON.

Le LION. — Je prononce à regret ce nom, que l'on ne trouve plus désormais que dans la bouche de quelques badauds, atardés devant la mode d'autant, — le lion pulule sur nos boulevards, trompant encore dans les coulisses de nos théâtres chantants et dansants; mais le lion n'est qu'un sot, qui devient chaque jour de pire compagnie; et, sous la superbe crière, l'oreille traîssait à si fort percer, qu'on se demande à présent comment une si belle oreille se pouvait dissimuler sous la peau léonine.

Les beaux fils se sont débroués aussitôt qu'ils entendirent brairer en leur société, et sous leur brillante enveloppe, les marchands de honte, les chers d'avoués et les racoleurs enfilés. — Je ne parle point de nos gens de lettres, qui, tout à fait ennemis des préjugés, et repoussés une fois encore par l'esprit passe noblesse, n'ont pas dédaigné de rivaliser avec les Montmorency du logron, les Lauzun de la barbe retroussée et les Saint-Gorges du pantalon à carreaux.

Elias a les cheveux blonds, négligemment bouclés autour de sa tête, la figure si bien et si franchement rasée, qu'on la croirait encore imberbe; la mise simple, le linge éblouissant de blancheur et les mains comme son linge. Elias est une fine fleur de notre belle jeunesse; il est le printemps de notre année, et je sais une aimable chanoinesse qui ne l'appelle jamais que l'Espoir. — En conscience, la politesse est une royauté qui vaut bien celle de la chartre, et je ne sais pourquoi la bonne compagnie ne nommerait pas ses héritiers du nom même que le château donne à ses pressoirs.

Elias est le dernier rejeton de sa famille et se voit transmis l'une à l'autre l'héritage divin de la beauté, de la grâce et de l'esprit poète. Écoutez-le parler, et vous serez persuadé que ce timbre délicat et mignard, qui cette langue classique, câline et quelque peu précieuse, que cet accord féminin au mot avec les voix du son avec la pensée, ne saurait appartenir qu'au fils, poète-fils et arrière-neveu de chanoines.

Ce sont les femmes qui l'ont élevé, doucement, gracieusement; ce sont elles qui lui ont appris à soulever, à parler, à marcher et à mourir; puis, l'enfant est passé aux mains des prêtres, tout imprégné encore des parfums du boudoir, il s'est vu transporter dans la serre-claude de la scierie, où l'on marche doux, où l'on parle doux, où l'on respire une atmosphère tiède mêlée d'encens.

Les bateleurs cassent les membres à leurs enfants, afin de les rendre souples comme une anguille. Je me garderais bien de dire que les prêtres sont des bateleurs; mais, à coup sûr, leurs disciples nous font voir, par le monde, une si merveilleuse souplesse de reins, une si prodigieuse facilité à se couber, que je suis toujours tenté de croire qu'on leur a utilement cassé quelque chose quand ils étaient tout petits encore et maléfiés.

Outi, Elias est bien nommé l'Espoir, l'Espoir de notre temps et de notre pays. Voyez-le parmi ces jeunes sœurs, qui anticipent sur leurs cheveux blancs, et, gravement assis sur des bancs, ne trouvent point de distraction plus charmante, en leur priant, que de singer tout son ave à la messe, dans le Palais-Bourbon. Elias est un vingt-deux ans sans cesse en train; — il y a dix ans que la noble famille d'Elias est râlée; — Elias est au centre, jeune homme, que vous diriez doux et bénigne, galant et courtisé, mais contre laquelle viennent se briser, étonnés de sa durée, les nobles flans de ces autres cœurs, qui sont encore jeunes et qui s'enlaminent pour le progrès de notre pauvre monde. — Que si vous descendiez, à mes petits dantons, dans le cœur bien repêché de votre blond collègue, assurément vous seriez surpris d'y trouver, sous une cendre épaisse d'égoïsme, un feu plus âcre que le vôtre; Elias brûle pour ce qu'il nomme la conservation; et c'en est fait de nous puisque les passions froides de l'intérêt insinuent à présent les enthousiasmes dont la sente liberté avait eu jusqu'à la pure et claire espérance possession.

Mais Elias est poète, — qui le croirait? — il fait de petits vers doux, dont comme sa parole et sa manière, j'allais dire de bons douds comme ses cheveux; et ces strophes aimables, inspirées par la tendresse d'une âme pieuse, ou bien par la prière d'une âme tendre, — comme il vous plaira, — font la joie des âmes dévotes, qui de s'écouter lentes pleurent, et les mains jointes, ont l'abdoume, et les yeux à visage conté. « Les *Paures*, tel est le titre, admirable comme on voit, pour un poète centenaire, qui donne de grand cœur un soupir et quelques sous aux pauvres, je me trompe *pas paures*, mais qui se fait tout pieux quand on lui dit qu'il faudrait essayer de diminuer le nombre des indigents.

Que deviendraient les bonnes âmes, que vous le demande, s'il n'y avait plus de pauvres? et que deviendraient surtout ces messieurs de la bienfaisance? — Et! membres de la gauche, vous êtes des anarchistes et des monstres; car vous voulez abolir la charité qui fait bellement vivre tant de gens charitables!

« Hélas! un jour, je ne sais quel poète de province se met à pousser les hauts cris et prétend que tout le sucre et tout le miel poétique d'Elias lui appartient, à lui, l'abbé bourgeois. La chanoinesse pâlit, car elle a ces précieux vers sur son album, signés de la main de l'Espoir, et, hier encore, elle a dérangé le cœur en les relisant.

Si ce n'est autrefois, Elias est en plus d'un bon lieu parlé avec une sucrée tristesse de la difficulté de faire son salut dans cette vie périlleuse, se voit, à vingt-cinq ans, ré-

compensé par une sous-préfecture, des sentiments religieux qu'il exprime d'une voix si octaveuse et si pénétrée. — Et la chanoinesse dit tout haut qu'elle entretenirait avec Elias une correspondance suivie, ne voulant pas laisser le cher Espoir sans guide dans cette carrière épineuse du télégraphe. — Il ira loin, Dieu l'aider.

ALBERT-AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

## Mœurs et coutumes de la Basse-Bretagne.

(Premier article.)

De toutes les provinces de la France, la Bretagne est, sans contredit, celle qui a conservé le plus vivement l'enjeu antique de son caractère national. La royauté encore le moyen de tout enier, avec ses crovages ardoles, avec ses fêtes et ses pittoresques costumes. Les souvenirs de la féodalité, éteinte en principe, mais toujours vivante dans plusieurs coutumes locales, y subsistent à côté des traditions naïves des premiers âges de l'Église. Et même, sans pousser l'examen bien loin, ou y découvrirait sans peine, sous plusieurs usages populaires, la trace d'une civilisation antérieure au christianisme lui-même. Le *menhir* druidique, surmonté de sa croix de pierre, que vous voyez s'élever tout à coup au milieu d'une bruyère ou dans le carrefour d'une forêt, c'est l'emblème de cette terre de Bretagne où toutes les traditions subsistent, mêlées et confondues; où l'histoire des deux îleuls, de Merlin et de Lanuel, se marie avec la légende miraculeuse des saints, avec la croyance aux azens intermédiaires introduite par le sabbatisme. Si le progrès est lent, si la civilisation avance d'un pied boiteux, rien du moins ne s'efface sur cette terre de grant. De l'ensemble de ces traditions diverses, apportées par tant de peuples, par tant de civilisations successives, se sont formées ces mœurs pittoresques, ces coutumes bizarres qui régnaient encore aujourd'hui dans cette Armorique, mais isolée du reste du monde par sa position géographique, que par son idome et ses répugnances nationales.

Le paysan breton est vil, impressionnable, intelligent; on en fait aisément un bon soldat et un excellent marin. Cependant il a toujours l'air un peu dépaycé loin de cette rille contrée qu'il aime jusqu'à l'adoration. Ce n'est qu'un milieu de ses landes et au murmure de ses grèves qu'il se montre dans toute l'énergie de son caractère actif et passionné. Naturellement gai, plein d'insouciance, il recherche avec habileté tout ce qui est spectacle et fête. Plus sa vie est laborieusement dure, laborieuse, monotone, et plus il cherche à y échapper par la turbulence de ses jeux, par la poésie de ses fêtes.

Toutes les grandes circonstances de la vie, — tristes ou gaires, noces ou funéraires, — servent de prétexte à ses réjouissances. Il en est de même des principales époques de l'année.

Les fêtes les plus gaires, les plus riantes, sont celles qu'on appelle les printemps. Alors pas un dimanche sans qu'il y ait à faire quelque pèlerinage, à fêter quelque saint national, dont le nom est inscrit au calendrier et dont la chapelle rustique s'élève quelque part dans le voisinage avec sa ceinture de vieux chênes. Femmes, enfants, vieillards, malades, tout le monde se rend à la fête. C'est là que les jeunes filles viennent étaler leurs parures aux couleurs voyantes et trancées; c'est là que les jeunes gens, la plume de paon roulée autour de leur large chapeau, viennent faire assaut de galanterie et de beaux compliments. — L'amour est en général une chose assez simple et même assez insipide parmi les populations grossières de la campagne. C'est plutôt un instinct qu'un sentiment. Mais il est relevé en Bretagne par certains usages qui contrastent d'une manière remarquable avec le prosaïsme qu'il affecte dans d'autres contrées, plus avancées cependant sous bien des rapports. Chaque évêché, chaque paroisse même a ses coutumes particulières. Ainsi, il est certains cantons du Léonais où le galant doit s'approcher d'une jeune fille sans lui adresser la parole. Après l'avoir saluée, il prend le cordon de son tablier et commence à le rouler entre ses doigts; si la jeune fille l'interrompt et lui retire son cordon, c'est mauvais signe, et il peut aller chercher fortune d'un autre côté. Mais si au contraire on lui permet de le rouler en entier, il peut se regarder non pas sûr de sa conquête, mais certain d'être agréé pour un des danseurs de la journée. En effet, une jeune fille, pourpen qu'elle soit joye et d'une famille aisée, ne croyez pas qu'elle s'en retourne contente de la fête, si elle n'a, pour la reconduire, une demi-douzaine au moins de ses galants. Tous ces amoureux lui font une riante escorte, vivent entre eux dans la meilleure intelligence du monde et devisent ou chantent joyeusement tout le long du chemin. Le père de la jeune fille leur fait un accueil hospitalier; il s'avance jusqu'au seuil pour les recevoir, et la table est mise pour leur faire honneur. On leur sert ce qu'il y a de meilleur dans la maison: des crêpes, du lard salé et du cidre en abondance. Cependant la jeune fille ne tarde pas à s'esquiver, et sous prétexte de se débarrasser de ses habits de fête, elle se retire dans une chambre à l'écart. Les jeunes gens viennent pour l'entretenir les uns après les autres, dans l'ordre suivant lequel ils ont été agréés pour danser. En général la jeune fille ne montre, dans cette circonstance, ni amour ni préférence pour aucun de ses galants. Elle les reçoit tous avec affabilité, mais aussi avec une grande réserve. Le fête-fête dure plus ou moins longtemps, selon que les *courtisans* sont nombreux; car sans une impolitesse, dont il est guère d'exemple, il

faudra, avant la nuit close, que chacun ait eu son tour et son quart d'heure d'intérieur.

Au reste, ces *coûtes* ne tirent pas à conséquence; elles sont regardées comme de simples civilités, et il y est assez rarement question de mariage. Après plusieurs années d'assiduités, on ne se croit pas plus engagé de part et d'autre, qu'on ne le serait dans le monde après quelques contredanses. Bien souvent même on voit des jeunes filles dont les bous sont publiés se laisser encore reconduire par leurs galants. Dans ce cas, le fiancé n'est ni mieux ni plus mal traité que les autres, s'il se trouve à faire partie de l'escorte de sa future, et il n'aurait pour un galant ridicule, pour un jaloux insupportable, s'il en témoignait le moindre ombrage, le moindre mécontentement.

Cependant, lorsque les parents sont d'accord, lorsque le mariage est définitivement arrêté, la fiancée fait choix d'une fille d'honneur parmi ses parentes ou ses plus intimes amies; le futur choisit aussi son garçon d'honneur comme l'entend. Alors on s'en va pendant quinze jours, le garçon d'honneur et la fiancée d'un côté, le futur et la fille d'honneur de l'autre, inviter à la noce toute la famille. Car, en une circonstance si solennelle, personne n'est oublié et quelque position de fortune qu'il se trouve, or il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'esprit de famille soit aussi vivace qu'en Bretagne. Peu importe le degré de la parenté; dans ce pays on est parent par tradition. On dirait, en effet, que les familles, en se mariant, y ont conservé ces habitudes hospitalières et bienveillantes qui unissent jadis les membres du clan et de la tribu antiques. Aussi le nombre de gens montés à un bien vite, et il n'est pas extraordinaire de compter aux noces des riches fermiers, plusieurs centaines et même un millier de parents.

Le dimanche qui précède la noce est consacré par un usage assez singulier: tous ceux qui ont accepté l'invitation envoient un présent aux jeunes fiancés par un de leurs valets de ferme, qu'ils ont soin de faire habiller de manière à donner une haute idée de leur magnificence. Ces présents sont quelquefois d'une assez grande valeur; mais pourtant le cadeau se borne presque toujours à quelques ustensiles de ménage ou à des comestibles pour le jour de la noce.

La noce a lieu presque toujours le mardi, et autant que possible, dans la maison de la fiancée. Cette condition est même nécessaire pour la bonne ordonnance de la fête. Les jeunes gens se réunissent de bonne heure dans le village le plus voisin, où le futur leur a donné rendez-vous.

Assistés qu'ils sont en nombre, ils se mettent en marche, et se dirigent vers la maison de la marée, précédés par un orchestre composé d'un *baton*, d'une *marle* et d'un *tambour*. La table est dans le réfectoire, les cours et les portes sont closes, et, bien que l'air à battre, la grange et tous les alentours de la ferme témoignent assez, par les préparatifs dont ils sont remplis, que la fête est vivement attendue, un homme s'avance sur le seuil de la porte, une baguette de genêt à la main, et, adressant à tout ce monde un beau discours rimé, il indique la route du château voisin, où, assure-t-il, une si élégante société sera la bien-venue à cause de ses beaux habits.

Comme on a prévu le cas, le fiancé a aussi amené son *ri-meur*, qui, pour l'ordinaire, est tout simplement le tailleur du village. Celui-ci répond à son rival vers pour vers, compliment pour compliment. « Cette maison, dit-il, est justement le palais que nous cherchions. Nous savons qu'elle renferme une fleur plus brillante que le soleil. Ne la dérobez pas plus longtemps à nos regards, car c'est pour la chercher que nous sommes venus. »

Alors le premier *ri-meur* va chercher dans l'intérieur de la maison une femme très-vieille qu'il leur présente, en la tenant par la main.

« Voici, dit-il, la seule fleur que nous possédions ici. Vous ne pouvez pas vous en passer de bons chrétiens, et nous sommes heureux de vous la offrir, si c'est pour ses beaux yeux que vous avez fait le voyage. »

— Certes, répond l'autre *ri-meur*, voilà une personne bien respectable; mais il me semble que le temps des fêtes est passé tout elle. Nous ne découvrons pas du mérite des cheveux blancs, surtout quand ils ont blanchi dans l'honnêteté; mais, pour le moment, nous cherchons autre chose. La jeune fille que nous demandons a pour le moins trois fois moins d'âge que celle-ci; il est bien facile de la reconnaître à l'éclat qui répand sa beauté sans pareille. »

Après la vieille femme, le *ri-meur* amène un enfant au maillot, puis une veuve, puis une femme mariée, puis la fille d'honneur elle-même; mais son adversaire trouve toujours d'excellentes raisons pour le récuser sans blesser leur amour-propre, jusqu'à ce que la jeune mariée apparaisse enfin, brillante sous ses habits de noce.

Assistés d'assemblée entre dans la maison, le *ri-meur* se met à genoux, dit un *Pater* pour les vivants et un *De profundis* pour les morts, puis il demande pour le jour de la bénédiction de la famille. Alors la scène, tout à l'heure si joyeuse, prend un caractère plus touchant; quelquefois même le *ri-meur* est interrompu par les larmes et les sanglots, tant il est vrai qu'il y a toujours quelque chose de solennel et de triste au fond de toutes les joies et de toutes les fêtes!

Dans certaines localités l'usage veut, au moment de partir pour l'église, que la mère coupe avec des ciseaux un bout de la ceinture de la marée: « Ma fille, lui dit-elle, le lien qui nous unissait est rompu désormais, et je cède à un autre l'autorité que Dieu m'avait donnée sur vous. Ma maison ne sera plus votre maison tant que vous serez heureuse; car, si le malheur vous visite, une mère est toujours une mère et ses bras sont toujours ouverts à ses enfants. Comme vous j'avais aussi qu'il me revienne pour suivre un homme; ainsi vos enfants vous quitteront un jour: c'est la loi. Lorsque les oiseaux ont grandi, le nid maternel ne peut plus les contenir. Que le Seigneur Dieu vous bénisse et vous accorde autant de consolations qu'il lui en a en sa conscience! »

Le cortège prend ensuite le chemin du village. Mais à tout

moment il est arrêté dans sa marche par des bandes de mendiants qui, grimpés sur les farlus qui bordent la route, harcèlent le passage au moyen d'une ronce armée de tous ses piquants, qu'ils balançaient à la hauteur des visages. C'est le garçon d'honneur qui est chargé de faire tomber cette barrière importune, ce qui se fait en jetant aux mendiants quelques menues pièces de monnaie. Celui-ci s'exécute de bonne grâce et souvent avec générosité. Mais quand la route est longue, ces entraves sont tellement nombreuses que les fonctions de garçon d'honneur ne laissent pas que d'avoir leur côté désagréable.

Après la cérémonie religieuse a lieu le festin, qui est une des choses les plus remarquables du monde. Rien ne peut donner une idée de cette multitude de convives de tout âge, de tout sexe, qui forment un coup d'œil vivant, bariolé, confus, qui semble défilier le crayon de l'artiste comme la plume de l'écrivain.

Des le jour précédent des tables ont été dressées sous des tentes et des cuisines improvisées en plein air. Toutes les voisines, toutes les invitées qui ont quelques prétentions à l'art culinaire, sont venues depuis le matin offrir leurs conseils et leurs services. C'est un plaisir de les voir, dans l'atmosphère enflammée des brassiers, surveiller les quartiers de bœuf et les innombrables vailles qui cuisent dans de vastes chaudières. Cependant quelque soit leur zèle, il en est bien peu qui ne désertent leur poste, lorsque la fusillade et le son lointain et criard du *limouannou* l'arrivée du cortège.

Les nouveaux époux marchent en tête, précédés par les menestriers et les joueurs de bâton qui ouvrent triomphalement la marche. Les pères et mères, portains et marraines des mariés viennent ensuite. Les autres convives suivent sans ordre, pêle-mêle, chacun dans le costume de son canton, les uns à pied, les autres à cheval; le plus souvent il y a deux individus sur la même bête : un homme à cheval sur le traversin rembourré qui sert de selle, et une femme qui se tient par derrière, assise sur la croupe. Il n'est pas rare non plus de voir des ânes chargés de paniers ou sont entassés de petits enfants qui viennent assister à la noce et dont les fêtes étonnées et réjouies, qui dépassent à peine les bords de leur tribune d'osier, ajoutent encore à l'effet pittoresque de ce tableau champêtre.

Les mendiants ferment la marche; car eux aussi ils sont venus par centaines pour prendre leur part des reliés du festin.

Après un moment de confusion, occasionnée par l'arrivée de tant de monde, on se met à table. Les tables, composées



Les Amoureux, d'après un dessin de M. Jules Noël.)



Le Discours, d'après un dessin de M. Jules Noël.)

de planches solidement appuyées contre des pieux fichés en terre, sont très-basses et très-étroites. Les bancs qui servent de siège sont construits de la même façon, et ils sont tellement élevés par rapport à la table, que vous auriez votre genou entre votre assiette et vous, si, dans une noce vraiment brabanne, vous deviez vous servir de ce meuble; mais le luxe n'y est pas encore poussé jusque-là. Le potage se mange à la gamelle et les autres mets sur le pouce. Quant au liquide, il est servi dans des *picquets* en terre grossière, et on boit dans une tasse commune à cinq ou six personnes. On regarde même comme une civilité de présenter à son voisin la tasse où l'on a déjà bu, pour qu'il achève de la vider, et un refus, en pareil cas, vous ferait regarder comme un homme grossier et mal-appris.

Quant au repas lui-même, s'il n'offre pas dans les mets un grand luxe et une grande variété, il présente une abondance et une profusion qui rappellent les célèbres noces de Gamache. Le jeune marié et les gens de la maison ne cessent de circuler autour des tables, prévenant tous les besoins et pressant chacun à bien faire. Ils ne prennent guère d'autre part au festin que les compliments qu'ils reçoivent et les tasses de cidre qu'ils sont obligés d'accepter par complaisance et qui finissent quelquefois par leur alourdir singulièrement la tête et les jambes.

Après chaque service la musique se fait entendre, et tout le monde se leve de table; les uns se mettent à luter, les autres à danser; les plus officieux aident à recueillir les restes des plats, qu'on va porter aux mendiants dont les groupes déguenillés stationnent dans un champ voisin, comme un camp de Bohémiens. On se remet ensuite à table, puis on retourne au bal, puis à la table encore, et on continue de la sorte jusqu'à ce que la nuit soit venue avertir les convives qu'il est temps de songer à la retraite.

Alors les rangs s'éclaircissent peu à peu, et bientôt le garçon d'honneur et la fille d'honneur sont les seuls étrangers qui restent de toute cette fête; en effet, ceux-ci doivent se retirer les derniers. Dans quelques endroits même, ils veillent pendant toute la nuit dans la chambre des deux époux, afin que ceux-ci soient encore dignes le lendemain de se mêler aux jeux et aux danses des jeunes garçons et des jeunes filles. — Ici, ils se tiendront au pied du lit nuptial, une chandelle allumée à la main, et ne se retireront que lorsque la flamme leur sera descendue jusqu'aux doigts. — Ailleurs le garçon d'honneur doit, pendant toute la nuit, jeter des noi-



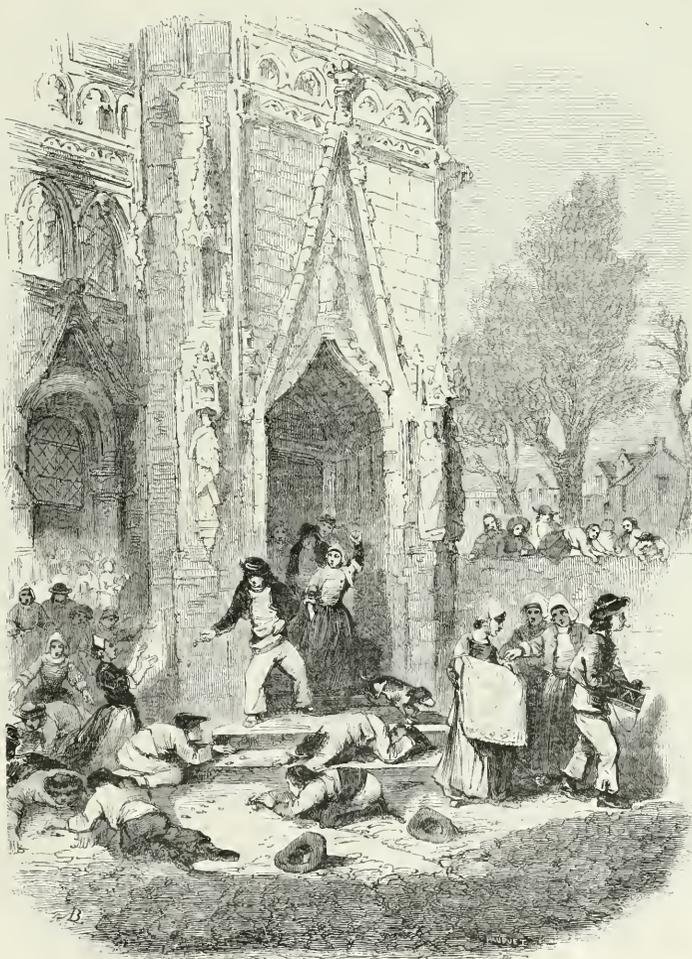
(Le Festin, d'après un dessin de M. Jules Noël.)

settes au nouvel époux, qui les casse et les fait manger à sa femme. Il est encore bien d'autres coutumes bizarres et singulières; mais nous les passerons sous silence; nous craignons que leur malicieuse naïveté, qui la-bas fait seulement sourire des hommes purs, des hommes aux mœurs austères, ne blesse ici l'oreille timorée de quelque lecteur.

Au reste, toutes ces coutumes varient suivant les localités, se modifient même avec temps, et il serait impossible d'en présenter un tableau général et complet. Ainsi, par exemple, à l'île aux Moines, c'est le monde renversé: là ce sont les jeunes filles qui font les premières avances; ce sont elles qui vont faire des propositions de mariage et des déclarations d'amour.

Les fêtes auxquelles la noce donne lieu durent trois jours, jusqu'au vendredi. Alors la jeune femme embrasse ses camarades de jeunesse, et leur dit adieu comme si elle ne devait plus les revoir. Et en effet, à dater de leur mariage, une nouvelle vie commence pour les femmes de la Bretagne; vie triste et monotone, désormais sans plaisirs et sans fêtes: autant les jeunes filles sont libres, autant les femmes sont esclaves et assujetties. Dans certains cantons, et principalement dans le Léonais, la femme mariée qui porterait les paroles de la jeune fille, et danserait dans une fête, serait montré au doigt et perdue dans l'opinion. Leur unique affaire doit être désormais le soin de leur ménage, leur seule jouissance dans la paix du foyer domestique.

Il survient cependant dans la vie de ces mères de famille de rares événements qui mêlent quelques joies à cette vie monotone, et appellent sur elles une tendre sollicitude: c'est lorsqu'elles deviennent mères. Alors la ferme prend encore un aspect joyeux; le pas de la porte est couvert de feuillage, et le *binou* fait entendre ces airs si doux qui rappellent tous les rêves de la jeunesse. La cérémonie du baptême est une grande fête pour toute la maison. Ce jour-là, la charrie-



Le Baptême, d'après un dessin de M. Jules Noël.)

pose sous le hangar, et les beufs restent dans leur étable, où ils ont double ration d'avoine, afin de partager les joies de la famille dont ils ont partagé les travaux.

Les fonctions de parrain et de marraine sont assez recherchées; cependant elles ne laissent pas que d'être un peu onéreuses. Ceux-ci doivent supporter tous les frais de la journée; les usages les obligent même à se montrer généreux envers les sœurs de cloches, envers le prêtre, et aussi les ménestriers qui forment leur escorte. En sortant de l'église après la cérémonie, ils sont encore assaillis par une nuée d'enfants et de mendiants. — La mendicité, c'est la plaie profonde de la Bretagne, — qui vient souhaiter au nouveau-né toutes sortes de prospérités, et la convenance veut qu'ils reconnaissent ces vœux en jetant des poignées de gros sous, qui deviennent la proie, non pas des nâres besogneux, mais des plus agiles.

Dependant, à la nouvelle de son heureuse délivrance, toutes les commères du voisinage se hâtent d'accourir à la maison de l'accouchée. Elles apportent ce qu'elles ont de plus exquis, et font même chercher à la ville prochaine des présents dignes d'être offerts à la mère du petit chrétien que le bon Dieu vient d'envoyer de son paradis pour augmenter le nombre des fidèles, pour nous exprimer avec leur langage poétique et rempli de figures.

La soirée se prolonge en festins dans la chambre même de la malade. Il faut qu'elle mange de tous les mets qu'on lui a envoyés, qu'elle goûte à toutes les fruits dont on lui a fait présent, qu'elle réponde aux mille bustes que l'on porte à sa santé, ainsi qu'aux mille questions qui lui sont faites. C'est là sans doute une rude corvée, et qui pourrait être mortelle; mais une constitution robuste la préserve d'ordinaire des accidents fâcheux que pourrait lui attirer une fête si déplacée, fête bruyante et joyeuse, hélas! et trop souvent poussée jusqu'à l'ivresse.

## Les Carillons.

CONTES DU NOUVEAU AN,

PAR CHARLES DICKENS.

(Imité de l'anglais.)

Parmi mes lecteurs, il en est peu qui consentiraient à dormir dans une église, je m'en dis pas le jour, par un temps chaud, à l'heure du sermon (cela s'est vu), mais pendant la nuit, dans une solitude complète. Cette vérité, je suis prêt à la soutenir contre tous ceux d'entre eux qui la nieraient, à la condition qu'une nuit d'hiver sombre et orageuse, si viendront seuls à un rendez-vous que je leur donnerai dans un vieux cimetière, devant la porte d'une vieille église, et que si cette argumentation est nécessaire, j'aurai le droit de les enfermer jusqu'au matin dans l'intérieur de l'église.

C'est une triste chose en effet que d'entendre, la nuit, le vent errer et gémir autour d'un pareil édifice, essayer d'ouvrir avec ses mains invisibles les portes et les fenêtres, et chercher partout une fente par laquelle il puisse entrer. Ses tentatives sont-elles vaincs, contraindre du sacco, aussitôt, comme un insecte qui ne sait ce qu'il veut, il désire sortir, il se plaint d'être enligné; non content de se promener sous les ailes, de glisser autour des colonnes, de tenter de jouer de l'orgue, il s'élançait jusqu'à la voûte et il se donnait de faire éclater la charpente en morceaux, puis il se laisse retomber sur les dalles avec des accents de désespoir, et il revient en grondant sous les bas-côtés, où rasant soûvement les marteaux, il semble lire à voix basse les inscriptions gravées sur les tombeaux... Les yeux lui arrachent des éclats de larmes perçants, les autres des gémissements lamentables... Oh! Dieu nous préserve d'une pareille expérience, nous tous qui passons la soirée dans un excellent fauteuil au coin d'un bon feu! Il a une voix si effrayante le vent de minuit, quand il chahute dans l'intérieur d'une église.

Qu'est-ce donc dans le clocher? je vous le demande. Au haut du clocher la tempête mugit et siffle avec furor; rien ne l'empêche d'y venir en tout temps, à toute heure, faire tout le bruit qu'elle peut... Or c'est dans le clocher d'une vieille église que se trouvaient les carillons dont je veux vous parler.

C'étaient de vieux carillons, vous pouvez m'en croire. Il y a plusieurs siècles, des évêques avaient baptisé ces cloches, mais tant de jours s'étaient écoulés depuis celui de leur baptême, que le registre où leurs noms avaient été inscrits n'existait plus, et que personne ne savait leur nom. Jadis elles avaient eu leur parrain, leur marraine et un service d'argent. Le temps enleva leurs parrain et marraine; Henri VIII fit fondre leur argenterie, et maintenant elles pendent sans nom et sans argenterie dans la tour de l'église.

Elles ne sont pas muettes cependant; loin de là, elles ont des voix claires, fortes, éclatantes, ces cloches; on les entend à une grande distance sous le vent; mais elles étaient trop vigoureuses et trop indépendantes pour se soumettre à tous les caprices du vent. Dans leur lit immense avec lui, la victoire leur restait presque toujours. Avait-elles résolu, une nuit d'orage, de parvenir jusqu'aux oreilles d'une pauvre mère veillant un enfant malade, ou d'une femme abandonnée dont le mari était en mer, elles triomphaient du plus fort de tous les vents d'ouest; « elles n'avaient qu'à le vouloir », comme disait Toby Veck, car bien que tous ceux qui le connaissaient préférassent l'appeler Trotty Veck, son véritable nom était Toby, et personne ne pouvait le changer sans un acte spécial du parlement. Comment il avait été baptisé également dans son enfance comme les cloches, mais avec moins de solennité et de réjoûsance publique.

Quant à moi je partage l'opinion de Toby Veck, car je suis sûr qu'il entend toutes les occasions désirables pour s'en tourner une qui soit exacte et positive; tout ce que dit Toby Veck, je le répète. Or, je prends ma position à côté de Toby Veck, bien qu'il se tînt debout toute la journée (c'était une rude fatigue) sur le perron extérieur de la porte de l'église; car Toby Veck était un commissionnaire qui attendait toujours à cette place l'ouvrage qu'on daignerait lui confier.

C'était une place, Toby Veck le savait par expérience, où il ne faisait pas bon attendre pendant l'hiver. On y avait toujours la peau grêlée, le nez violet, les yeux rouges, les pieds glacés, la machoire agitée d'un tremblement convulsif. Le vent débouchait violemment de l'angle du mur, surtout le vent d'est, comme s'il fut accouru tout exprès des confins de la terre pour souffler sur Toby. Parfois même il arrivait plus vite qu'il n'était attendu. S'élançant à l'improviste, il dépassait Toby et il tournait rapidement le tour de lui; à l'instant, on eût dit qu'il s'était dit: « Comment il est fat! » Alors, le vent tombait dans le dos de Toby se relevant par-dessus sa tête, sa faible petite canne paraissait s'efforcer vainement de se rampropper à sa main, ses jambes s'efforçaient, et lui-même tout courbé, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, était tellement assailli, soufflé, tiré, décollé, poussé, retourné, soulevé par le vent, que sa résistance paraissait un miracle. A chaque minute on se demandait comment son redoutable ennemi ne l'emportait pas ainsi qu'une colonie de grenouilles ou d'escargots, pour le faire tomber dans une averse, au grand étonnement des indigènes, sur quelque contrée barbare de ce bas-monde où les commissionnaires sont inconnus.

Après tout, malgré leurs nombreux inconvénients, les jours de vent étaient pour Toby des jours de fête. Alors il lui semblait qu'il n'attendait pas aussi longtemps l'occasion de gagner une pièce de six pence, car il passait plusieurs heures à luter contre l'élément fougueux, et quand il avait fait, quand il était abattu, ces combats raillaient son courage. Une forte gelée ou une averse de neige étaient aussi des événements qui paraissaient lui faire du bien. Il serait, il est vrai, bien difficile d'analyser le bien-être qu'il en retirait.

Les temps humides, voilà ce qu'il redoutait par dessus tout.

Cette humidité froide, noire, visqueuse qui l'enveloppait comme un grand manteau de brouillard, le seul inconvénient qu'il possédait Toby, le seul qu'il se fit volontiers dispenser de porter. Un temps humide, quand la pluie descendait des nuages, lente, épaisse, continue, quand la rue était, aussi que sa gorge, remplie de brouillard, quand des parapluies, passant et repassant devant lui, lançaient en se heurtant sur sa tête des éclaboussures douloureuses, quand les gouttières voisinaient avec fracas des torrents d'eau, quand l'humidité condensée le long de toutes les pierres saillantes de l'église tombait goutte à goutte sur Toby, transformant en fumier le bouchon de paille qu'il avait placé sur ses pieds, ces jours étaient pour Toby des jours d'épreuves; alors on le voyait jetant de tous côtés des regards scrutateurs hors de l'espèce de grotte qu'il s'était faite dans un angle de la muraille, abri tellement insuffisant, que pendant l'été, l'ombre qu'il formait sur le pavé brûlant n'avait pas l'épaisseur d'un gros baton de voyage. Alors sa figure s'allongea et prenait une expression désolée. De temps en temps, il sortait pour se réchauffer en prenant un peu d'exercice, et il traitait devant la façade de l'église, il allait d'une extrémité à l'autre une douzaine de fois, sa figure s'épanouissant de nouveau, et il retournait moins triste à sa niche.

Le trot était son pas ordinaire. Aussi l'avaient-ou surnommé Trotty. Peut-être eût-il été plus vite s'il se fut contenté de marcher; mais l'empêcher de trotter, c'eût été le condamner à une mort prématurée. Cette habitude entraîna après elle de nombreux inconvénients. Mais, bien qu'il lui petit, chétif et maigre, il avait la force d'un hercule pour soutenir ses bonnes intentions. Il aimait à gagner son argent. Il se plaisait à croire — Toby était très-pauvre et ne pouvait pas se décider facilement à se priver d'un plaisir — qu'il valait son pesant de sel. Avant-il reçu pour le prix de sa course un schilling ou une pièce de 18 pence, son courage, toujours grand, grandissait encore. Dès qu'il trotait, il sonnait les plus agiles employés des postes de lui céder la place, fermement convaincu que dans l'ordre naturel des choses, il devait inévitablement les attendre et les renverser; et bien qu'il n'en eût pas fait souvent l'expérience, il avait de plus la conviction qu'il était capable de porter tout ce qu'un homme pouvait soulever.

Ainsi, même lorsqu'il sortait de sa niche pour se réchauffer par un temps humide, Toby trotait. Tout en fusaient, avec ses souliers percés, une ligne courbe de pas informes dans la boue, tout en soufflant sur ses mains glacées et les frotaient l'une contre l'autre, car elles étaient mal défendues contre les attaques incessantes du froid par une paire de vieux gants de laine grise qui offraient au pouce seul un appartement séparé, et une pièce commune aux quatre autres doigts; Toby, ses genoux inclinés en avant, et sa canne sous le bras, trotait encore. Quand il allait jusqu'au milieu de la rue pour contempler le balloi ou sonner les carillons, Toby trotait toujours.

Il faisait cette dernière excursion plusieurs fois par jour, car les carillons lui tenaient compagnie. Dès qu'il entendait leur voix, il éprouvait le désir de voir leur demeure. Il pensait à la force qui les mettait en mouvement, aux marteaux qui les frappaient. Peut-être s'intéressait-il surtout à ces cloches parce qu'il y avait entre elles et lui plusieurs points de ressemblance. Elles restaient suspendues au haut de la tour par tous les temps, exposées aux injures continues de la pluie et du vent; de toutes les maisons qu'elles dominaient, elles ne voyaient que les façades. Jamais elles ne s'approchaient des feux flamboyants dont la lueur éclairait les vitres des fenêtres on dont la fumée s'échappait par les cheminées; elles ne goûtaient aucune de toutes ces bonnes choses que des cuisiniers prodigieux venaient à chaque instant du jour recevoir à la porte de la rue, de mains des fourmis-seurs. Des visages humains apparaissaient et disparaissaient à un grand nombre de fenêtres. Tantôt de visages, de jeunes visages, des visages agréables; tantôt, au contraire, de laides, vieilles et maussades figures. Mais bien qu'il eût souvent fait des conjectures sur tous ces petits riens, tandis qu'il attendait de l'ouvrage dans la rue, Toby ignorait, tout autant que les cloches, d'où venaient ces visages, où ils allaient, et quand il voyait leurs lèvres se mouvoir, il ne savait pas si pendant toute l'année elles laissaient éclapper un seul mot benevoilànt pour lui.

Toby n'était pas un castiste. Il ne se rendait pas plus compte de ses impressions ou de ses sentiments que de sa digestion. Il aimait les carillons, mais lui eût été fort embarrassé d'expliquer pourquoi et comment leur simple connaissance était devenue de l'intimité. Le mot amour n'est peut-être pas exact. Sans doute il avait pour eux une vive affection, mais ils lui inspiraient une certaine crainte respectueuse. Non, ce n'était si simple, qu'il leur attribuaient un caractère étrange et solennel. Leur existence avait quelque chose de mystérieux, on les entendait souvent et on ne les voyait jamais; elles étaient si hautes, si élougnées d'un vilain, elles avaient des accents si doux et si profonds! Quelquefois, lorsqu'il regardait les sombres fenêtres de la tour, il s'attendait, pour ainsi dire, à se voir appelé par quelque chose qu'il ne pouvait pas définir, qui ne ressemblait en rien à une cloche, ce qui résonnait si souvent dans les carillons; car Toby repoussait avec une vive indignation une colonie répandue par quelques méchantes langues. Il se refusait de croire que les cloches pussent avoir le moindre rapport avec les esprits du mal. En un mot, elles résonnaient souvent dans ses oreilles, elles occupaient non moins souvent ses pensées, et il aimait elles ne perdait la bonne opinion qu'il avait d'elles. Plus d'une fois il se donna un torticolis si violent en contemplant la bouche toute ouverte le clocher où elles étaient suspendues, qu'il se vit forcé, pour le guérir, de se livrer à un ou deux très-suspenseux.

Un jour, un jour, quand le dernier coup de midi vint expirer lentement à son oreille.

« L'heure du dîner, dit Toby en trotant devant l'église, ah! »

Le nez et les paupières de Toby étaient fort rouges; il chahutait les yeux, il enfouissait sa tête dans ses épaules, les articulations de ses jambes ne fonctionnaient qu'avec peine; évidemment il avait très-froid.

« L'heure du dîner, répéta-t-il en frappant son cou avec le gant de sa main droite, comme pour le punir d'avoir froid.

« Ah! ah! ah! ah! »

Il trotta en silence pendant une ou deux minutes après cette exclamation. « Il n'est rien!... » s'écria-t-il tout à coup; puis il s'arrêta court. Sa figure exprimait un vil infirmité et une certaine inquiétude. Il sentit son nez avec sa main d'une extrémité à l'autre. Cette opération fut bientôt terminée, car son nez n'était ni long ni gros.

« J'avais cru qu'il était parti, se dit-il en reprenant son trot. Il est en bon état cependant. A vrai dire, je ne pourrais pas trop le blâmer s'il s'en allait: il a un dur service à faire durant les temps froids et peu de récompenses à attendre, car je ne prends pas de tabac. C'est une pauvre créature cruellement éprouvée dans les circonstances les plus favorables; et car, si par hasard, ce qui d'ailleurs arrive rarement, il arrive en passant un fumet agréable, cette odeur s'échappe des mets d'un dîner sortant de la boutique d'un boulanger et auquel son maître ne doit pas toucher. »

Cette réflexion lui en rappela une autre qu'il n'avait pas terminée.

« Il n'est rien, reprit-il, qui revienne plus régulièrement que l'heure du dîner, et rien qui revienne moins régulièrement que le dîner. Voilà la grande différence qui distingue ces deux choses. J'ai eu de la peine à la trouver. Peut-être un journaliste ou un membre du parlement m'achèteraient-ils cette observation. »

Toby plaisantait, car il secoua gravement la tête en se moquant lui-même de sa plaisanterie.

« Mon Dieu, dit-il, les journaux sont remplis d'observations semblables; le parlement en retient. Voici le journal de la semaine dernière; et, tirant de sa poche un journal fort sale, il l'éloigna de lui toute la longueur de son bras, il est plein d'observations! J'aime autant que tout autre de mes semblables à connaître les nouvelles, ajouta-t-il en plantant ce journal dans un format plus petit et en le remettant dans sa poche, mais c'est presque malgré moi que je les maintiens les belles publications; elles m'entraînent presque. Je ne sais pas où nous allons tous, nous autres pauvres gens! Plaise à Dieu que la nouvelle année voie notre condition s'améliorer!

« Pourquoi, mon père? » dit une voix douce près de lui.

Mais Toby n'entendait pas cette voix. Continuant à trotter, il se parlait à lui-même.

« Il semble, dit-il, que nous soyons incapables de marcher droit, de faire ce qui est droit, d'être redressés. Je n'ai pas beaucoup étudié dans mon enfance, et j'ignore si nous avons ou si nous n'avons pas quelque mission à remplir sur cette terre. Parfois je pense que nous en avons une; d'autres fois je crois que nous devons être considérés comme des intrus. Souvent je suis tellement embarrassé, que je ne sais même pas si nous avons en nous quelque chose de bon, ou si nous sommes très méchants. On dirait que nous commettons des actions abominables et que nous causons de grands troubles aux autres classes. On se plaint toujours de nous; on prend toutes sortes de précautions contre nous. D'une manière ou d'une autre, nous remplissons les journaux. Une nouvelle année!... la plupart du temps, je puis supporter autant de misères que tout autre de mes semblables, plus que beaucoup de gens, car je suis aussi fort qu'un lion, et tous les hommes n'ont pas ma force. Mais supposons que nous n'ayons réellement aucun droit à une nouvelle année: supposons que nous soyons réellement des intrus... »

« Pourquoi, mon père? dit la douce voix qui avait déjà parlé. Cette fois Toby entendit; il tressaillit, s'arrêta et, diminuant la portée de sa vue, occupé alors à chercher dans le cœur de l'année prochaine quelque adoucissement à ses maux, il se trouva face à face avec sa propre fille, contemplant fixement ses yeux.

Ces yeux étaient brillants... Un monde entier eût pu s'y plonger tout entier sans en trouver le fond... D'un noir d'ébène, ils réfléchissaient admirablement les yeux qui les regardaient. Leur éclat d'avait rien d'éblouissant ou de factice; c'était une lumière claire, calme, honnête, patiente. Leur sincérité égalait leur beauté... Ils languaient toujours des rayons d'espérance, d'une espérance si jeune et fraîche, d'une espérance si pleine de vigueur, de vie, de force et de splendeur, que, malgré les vingt années de travail et de privauté qu'ils avaient déjà contemplées, ils paraient, par un seul regard, au cœur de Trotty Veck et lui dirent: « Je pense que nous avons quelque chose à faire ici? »

Trotty embrassa les lèvres qui appartenaient à ces yeux et serra entre ses deux mains cette figure fraîche et épanouie. « Comment, c'est toi petite, dit-il? Qui y a-t-il donc? Je ne t'attendais pas aujourd'hui, Meg. »

« Et moi, je ne comptais pas venir, répondit la jeune fille en secouant la tête et en souriant; mais me voici et je viens pas seule; je ne suis pas seule... »

« Veux-tu dire, remarqua Trotty qui jetait un regard curieux sur un panier fermé que portait sa fille, veux-tu dire que tu... »

« Sentez-le, cher père, répondit Meg. Je ne vous réponds que cela, sentez-le. »

Trotty s'apprêta à ouvrir brusquement le panier; mais elle avait gaieusement la main pour arrêter celle de son père. « Non, non, non, dit-elle avec la joie d'un enfant; modérez-vous un peu... Laissez-moi soulever seulement le couvercle... un tout peu... peu. Vous savez... ajouta-t-elle, en mettant d'accord ses paroles et ses actions avec la plus expresse gentillesse et en prenant une voix plus douce, comme si elle eût cru qu'elle entendait dans l'intérieur du panier, et... »

« Comment! qu'y a-t-il? »

Toby, approchant son nez le plus près possible de l'ouverture, aspira fortement l'odeur qui s'en exhalait.

« Comment! c'est chaud, s'écria-t-il dans un transport de joie.

— C'est brûlant, s'écria Meg à son tour ! Ha ! ha ! ha ! c'est brûlant.

— Ha ! ha ! ha !... répéta Toby en sautant en l'air... c'est brûlant.

— Mais qu'est-ce que c'est ? — Voyons, ne l'avez-vous pas deviné ? Il faut que vous le deviniez. Je ne le sortirai pas du panier que vous n'avez deviné. — Ne soyez donc pas si pressé ! attendez une minute ! — Tenez, je lève un peu plus haut le couvercle — Maintenant, devinez ?

Meg avait grand peur qu'il devinât juste trop tôt. Tout en lui présentant le panier, elle se reculait, elle courbait ses gracieuses épaules, elle hochait une de ses oreilles avec sa main qui restait libre, comme si cette précaution eût dû empêcher Toby de prononcer ce mot qu'elle redoutait d'entendre, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient échapper de doux éclats de rire.

Cependant Toby, appuyant ses mains sur ses genoux, avait penché sa tête sur le panier, et aspiré de nouveau les parfums qui s'en exhalèrent. Sa figure lancée s'épanouissait à vue d'œil, comme une fleur ramassée par un rayon de soleil.

— Ah ! dit-il c'est quelque chose de bien délicat ; ce sont des pieds de mouton, n'est-ce pas ?

La joie de Meg n'eut plus de bornes. Il ne pouvait pas être plus loin de la vérité.

— Du foie ? ajouta Toby en se parlant à lui-même ; non, l'odeur est trop douce. Des pieds de cochon de lait ? non, l'odeur est trop forte. Ce ne sont pas des saucisses. J'en suis sûr. Je vais le dire ce que c'est : c'est du boudin.

— Non, ce n'est pas du boudin, répondit Meg, de plus en plus ravie. Ce n'est pas du boudin.

— A quoi donc pensais-je ? s'écria Toby, qui se redressa autant qu'il le put. J'oublierai bientôt mon propre nom. Ce sont des tripes.

C'étaient des tripes, et Meg, au comble de la joie, lui affirma que dans une demi-minute il pourrait dire qu'il n'en avait jamais mangé de meilleures cuites à l'étuvé.

— Maintenant, père, dit Meg en ouvrant vivement le panier, je vais mettre le couvercle, car j'ai apporté les tripes dans une casserole, et j'ai enveloppé cette casserole dans un mouchoir de poche. Une fois dans l'année, il n'est permis de faire la fête ; si je veux éteindre mon mouchoir de poche comme une nappe et l'appeler une nappe, aucune loi ne m'en empêche, n'est-ce pas, père ?

— Je n'en connais pas, ma chère enfant ; mais il y a toujours quelque loi qu'on ignore !

— Et vous savez, père, ce que disait le journal l'autre jour. Le juge avait déclaré que nous autres pauvres gens, nous sommes censés connaître toutes les lois. Ah ! ah !... quelle erreur ! On nous accorde, à ce qu'il paraît, une fautive intelligence.

— Oh, chère, et ils aimeraient bien tendrement celui d'entre nous qui les connaîtrait toutes. Celui-là gagnerait une belle fortune, et il deviendrait populaire parmi les bourgeois du voisinage.

— Si son dîner sentait aussi bon que le vôtre, il le mangerait avec appétit, dit Meg d'un ton piteux. Dépechez-vous ; car j'ai assés des pommes de terres chaudes et une demi-piute de bière, fraîchement tirée. Oh, voulez-vous dîner, mon père ? sur la borne ou sur les marches ? Cher père, comme nous faisons les choses grandement ! Nous avons deux places au choix !

— Les marches de l'escalier aujourd'hui, ma petite, dit Troty, les marches par un temps sec ; par un temps humide, les bornes. Les marches sont plus commodes en tout temps, parce qu'on peut s'asseoir, mais quand il pleut ou quand il fait du brouillard, elles causent des douleurs rhumatismales.

— Alors ici ! s'écria Meg en frappant ses mains l'une contre l'autre, après quelques secondes d'agitation ; alors, tout est prêt ! voyez quelle bonne mine cela vous a ! Venez, père, venez.

Depuis qu'il avait deviné ce que contenait le panier, Troty était resté debout, visiblement absorbé par quelque pensée secrète. Il avait oublié les tripes pour ne plus voir que sa fille, pour ne plus songer qu'à elle, mais évidemment l'avenir le préoccupait beaucoup plus que le présent. Il ne la voyait pas, il ni songeait pas, telle qu'elle se tenait en ce moment devant lui, son imagination la lui représentait dans une phase importante de son existence future. Rappelé par son invitation joyeuse au sentiment du présent, il releva légèrement sa tête, qu'il s'apprêtait déjà à secouer tristement, et trouva auprès de Meg. Au moment où il s'arrêta pour s'asseoir, les carillons sonnèrent.

— Amen ! dit Troty en ôtant son chapeau, et en levant les yeux vers les carillons.

— Vous dites amen aux cloches, mon père ? demanda Meg.

(La suite à un prochain numéro).

## Beaux-Arts.

### PEINTURES MURALES ET DÉCORATIONS ARTISTIQUES DE QUELQUES ÉGLISES DE PARIS.

Au milieu des circonstances défavorables que je signalais dernièrement, il faut savoir gré aux artistes qui acceptent, de notre temps, l'ingrate mission de décorer les églises de peintures religieuses. Il y a de leur part un certain courage à braver l'insouciance d'un public ou incrédule ou distraité.

Comme si ce n'était pas assez de cette lutte contre les causes générales, l'administration les engage maladroïtement dans une autre lutte, où ils doivent se nuire mutuellement. Le plus souvent elle réunit au hasard dans une église des peintures sans liens d'école et du talent le plus divers, et les oppose,

comme dans une lice, l'un à l'autre. N'étant subordonné à aucune direction unique, chacun vient avec sa libre conception, idéale ou matérielle, charge sa palette de tons vigoureux ou légers, harmonieux ou criards, et fait avec abandon feu de toutes ses batteries, jusqu'à ce que, le combat terminé et les toiles abattues, il apprenne si son pavillon triomphe ou est submergé. Or, quels que soient les vainqueurs, il y a toujours une grande perte à déplorer, c'est celle de l'harmonie du monument à décorer : elle est toujours et inévitablement sacrifiée.

L'édifice parisien semble entrer dans une meilleure voie. Elle a cherché à mettre plus d'ensemble dans les peintures murales dont elle vient de doter trois chapelles de l'église de Saint-Merri.

Ces trois chapelles font suite à une première tout à fait discordante avec elles ; et ce n'est pas la faute de M. Lepaulle, qui y a peint un grand sujet ; saint Vincent de Paul esclave conversant les indigènes ; car il est venu le premier, et ce sont les autres qui ne l'ont pas suivi. Son tableau est de 1840. Sur la muraille en face, en 1841, il a peint un autre saint Vincent de Paul, cette fois-ci tout seul, entouré d'une girlande de feuilles formant bordure, le tout se détachant sur un fond gris uni, vrai papier de tenture. Je m'imagine qu'au lieu de laisser cette muraille blanche à la chaux, on a voulu la décorer en y faisant le moins de dépense possible. Si cela est, c'est un mauvais cadeau que le ministère ou la préfecture aurait fait là à M. Lepaulle. Il est vrai qu'il leur a bien rendu.

La chapelle la plus éloignée de celle-ci a été peinte par M. Lehmann. A droite est représentée la descente de l'Esprit saint sur les apôtres, réunis dans un temple magnifique, où trône le Dieu de Dieu, quoique les Actes des apôtres disent simplement : *Domum ubi erant sedentes*. La partie de la scène qui se passe dans le ciel est médiocre, mais en vérité la pauvreté du symbole cause ici l'impuissance de l'artiste. Pourquoi le ciel est-il attentif ? Pourquoi ces légions d'anges, d'archanges et de séraphims accourent-elles de sa profondeur infinie ? C'est pour voir passer une colombe. L'autre partie de la scène est plus satisfaisante. Une sainte terreur plane sur les apôtres, et il y a dans la tête de la Vierge une grande élévation morale. Un reproche à faire à cette composition, c'est celui de la symétrie systématique des groupes. Les apôtres sont distribués en couronne autour de la Vierge avec la même régularité que les clous dorés le sont sur une reliure gothique d'antiphonaire. Cette combinaison arithmétique est sans doute commode ; en fournissant le plan, elle dispense de le chercher ; mais elle supprime la spontanéité de l'artiste pour le soumettre à une sorte de travail de marqueterie. Dans une composition qui fait face à celle-ci, M. Lehmann a tiré très-bon parti de la surface, éclaircie, amolli par l'emplacement d'un confessionnal. A droite et à gauche d'un petit autel, sur lequel est l'évangile, il a groupé avec beaucoup de goût quatre figures destinées à personnifier d'un côté la confession, de l'autre l'absolution. La perspective est bien sentie et traitée avec des tons fins et légers. Toute cette peinture de M. Lehmann est d'un effet tranquille, bien que lumineuse, et plus colorée que celle de la chapelle suivante, peinte par M. A. Duval. Celle-ci est consacrée à la fois à sainte Philomène et au nouveau système de peinture renouvelée par l'archaïsme, dont j'ai parlé dans un précédent article. Nous sommes ici dans la treizième et le quatorzième siècles. Partant de cette donnée, que le christianisme est venu spiritualiser la matière, M. A. Duval l'a tenue, l'ambiguë autant qu'il est en lui, et ne pouvant la nier, il la mutilé : des trois dimensions de l'étendue, il en supprime une, la profondeur. Conséquent avec lui-même, il supprime aussi les jeux de l'ombre et de la lumière. Il se résigne à laisser aux objets leurs couleurs propres, mais dans ses tableaux les corps semblent lumineux par eux-mêmes, et non par la clarté aérienne réfléchie. Il sent bien qu'un rayonnement de soleil tombant au milieu de tous ces fantômes les disperserait, mais il le ferait vivre. Aussi il étend sur toute une teinte pâle, blafarde et uniforme. Il écrit le mouvement presque avec autant de soin que la lumière, le mouvement est la vie. Reste l'expression. Est-ce donc là que se réfugie le talent de M. A. Duval ? pas davantage. L'expression, c'est l'individualité humaine. C'est encore la vie sous une autre face. Et cependant ce n'est pas là une œuvre sans nom ; c'est une œuvre conçue dans un système qu'on peut blâmer et repenser, mais qui, par le talent du peintre, a une incontestable valeur. Quel est donc son mérite ? c'est celui de la parfaite harmonie de l'ensemble, de l'unité d'effet, du calme qui ressort de la simplicité des moyens, et surtout de l'impression mystique et triste qui résulte de ce consensus général. Les deux compartiments supérieurs, représentant sainte Philomène jugée par le Christ et admise par la Vierge dans le chœur des vierges martyres, semblent des copies de Giotto et de Fra Angelico. M. A. Duval aurait bien dû ne pas leur emprunter cet or dont ils rehaussent leur figures, et dont la profusion gâte, à mon avis, les saines compositions du peintre de Fiesole. Au-dessous de ces deux petits compartiments sont deux grands sujets. Dans l'un, la sainte refuse la couronne que Duchéon lui présente. Il accepte le martyre plutôt que de sacrifier aux faux dieux. Dans l'autre, deux anges la reçoivent au moment où elle vient d'être présentée d'un pont. Ici le peintre a poussé trop loin la crante de la vérité dans les détails. Cette onde immobile n'est ni de l'eau ni de la glace, et l'image du pont, qui devrait s'y réfléchir comme dans un miroir, n'obtient dans cette ombre de rivière qu'une ombre de reflet. Dans un petit tableau de dessus d'autel, deux anges visitent la sainte dans sa prison et versent du baume sur ses plaies. En le regardant de près, on peut apprécier la finesse de la peinture de M. A. Duval, et voir combien son dessin est pur et serré. Malheureusement les détails, délicats et peu accusés, disparaissent quand on est au point de vue.

Un procédé de pinceau tout à fait différent signale les pein-

tures de la dernière chapelle, quoique M. Chassériau y ait aussi maintenu sa couleur dans des tons sourds et grisâtres. Une des faces de cette peinture murale, consacrée à sainte Marie l'Égyptienne, est reproduite ici. Comme cette sainte est sans doute connue de bien peu de lecteurs, voici, pour faire très au instant à la critique, la légende curieuse de sa vie : « Il y avait une fois en Palestine un moine d'une grande piété, nommé Zozime. Il cherchait partout des exemples pour le guider dans la voie de la perfection, et pour en trouver il s'enfuya un jour dans le désert. Ce n'était pas une épigramme contre les frères de son monastère, le saint homme en était incapable, mais il espérait rencontrer quelque ermite plus parlant qu'eux et que lui. S'étant arrêté le vingtième jour, à midi, pour se reposer un peu, il vit tout à coup apparaître devant lui un ange au corps noirci par le soleil, avec des cheveux courts et blancs comme de la laine. C'était une femme qui se mit à lui. Zozime la prit pour quelque anachète et la poursuivit, lui criant de s'arrêter et lui demandant sa bénédiction. « Je suis une femme, lui répondit l'étrangère, et je ne puis vous parler, parce que je suis nue ; jetez-nous donc votre manteau. » Zozime lui jeta son manteau, et ils s'en retournèrent ensemble. Elle lui raconta qu'ayant quitté ses parents à douze ans pour se retirer à Alexandrie, pendant dix-sept ans elle s'y abandonna gratuitement aux libertins. « Un jour, étant sur le port, dit-elle, je vis des personnes qui s'embarquaient pour Jérusalem ; je m'y embarquai avec elles et me plongeai dans les plus affreux désordres durant le voyage. Arrivée à Jérusalem, le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte croix, je voulus entrer avec la foule dans l'église ; mais, repoussée par une force invisible, je fus amenée pour la première fois à songer à l'abomination de ma vie passée ; je pleurai amèrement, et je me mis à implorer une image de la Vierge. Après cette prière, j'entraînai facilement dans l'église. Frappée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu, je me prostrai par terre, j'arrosai le pavé de mes larmes, et, obéissant à une voix de haut, je me retirai au désert, où, depuis quarante-sept ans, j'ai vécu d'herbes et de fruits secs. J'eus beaucoup à souffrir de la chaleur et du froid, après que mes habits eurent été usés. Quelquefois je me trouvais si mal que je n'avais pas la force de me soulever. » Zozime lui demanda si elle avait encore eu des combats intérieurs à livrer. *Anche questi santi non curiosi ?* Le saint homme étant d'un âge à avoir plus rien à apprendre sur la manière dont s'apaisent les révoltes de la chair, cette curiosité ne le mettait guère, ce me semble, sur la voie de cette lueur perfection qu'il était venu chercher au désert. Quoiqu'il en soit, la sainte lui répondit que, pendant dix-sept ans en core, elle avait continuellement éprouvé de violentes tentations. Il lui revenait sans cesse des souvenirs des bons peuples sœurs qu'elle avait faits dans sa jeunesse, des vins parfumés qu'elle aimait tant, et de bien d'autres choses qu'elle aimait davantage. La mortification et la prière avaient fait rentrer le calme dans son âme. Suivant la prière de la sainte, Zozime, le jeudi saint de l'année suivante, lui apporta le corps de la sainte Vierge, mais la seconde année, étant entré dans le désert pour s'établir avec elle, arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Or, bien qu'on en annonce un lion qui creusa une fosse où Zozime enterra la sainte, après quoi il retourna dans son monastère et raconta toutes les merveilles dont il avait été témoin.

Revenons à l'église de Saint-Merri. La muraille de droite de la chapelle peinte par M. Chassériau est divisée en trois compartiments. Dans celui d'en haut, Zozime communique la sainte ; un des arbres, placé dans la ligne de prolongement du corps de celle-ci, fait un singulier effet ; au premier abord on pourrait la prendre pour Baucis qui se change en tilleul. Dans celui d'en bas, à l'exception de la tête de Zozime, le reste n'est guère qu'une ébauche. Dans la composition principale, M. Chassériau a fait preuve de tact en isolant la nouvelle convertie ; il s'est rappelé que tout à l'heure encore ce n'était qu'une misérable pécheresse ; mais il paraît l'avoir oubliée en l'accotant avec une telle familiarité contre l'autel et l'image de la sainte Vierge, qui vient de lui ouvrir la voie de la rédemption ; cela manque de vérité. Il y avait un sujet de tête d'expression : une figure belle, mais flétrie par le vice et illuminée pour la première fois par l'amour qui sanctifie. C'est une étude que M. Chassériau ne s'est pas posée. Les deux hommes du premier plan sont bien proposés ; quant aux deux juifs qui sont de l'autre côté, on ne sait d'où ils sortent. L'image de la madone, toute dorée, jette un éclat qui nuit au tableau ; elle fait l'effet d'une lanterne qui laisse dans l'obscurité celui qui la porte. Le talent de M. Chassériau semble s'être trouvé à l'éroit dans ces petits compartiments. Ce n'est pas un peintre amoureux des détails ; il faut de plus vastes pages à son pinceau.

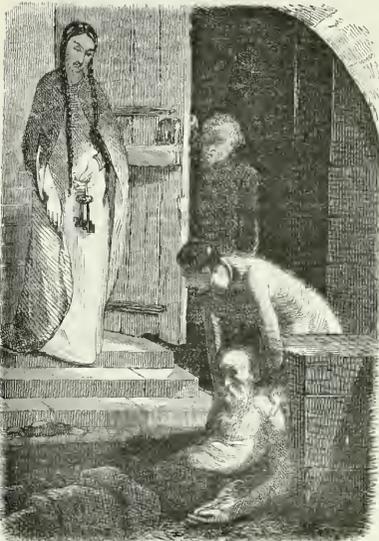
Avant de passer à Saint-Germain-l'Auxerrois, nous parlerons d'un tableau de M. Decaise, placé dans une chapelle de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, et dont le sujet est Jésus-Christ appelant à lui ses petits enfants. Reconnaissons-le, il y a une difficulté inhérente à toutes les compositions où Jésus-Christ doit être représenté au milieu de ses disciples. D'abord ils sont douze, puis ils doivent avoir un type commun de physiognomie comme juifs, et une égale simplicité de costume, en leur qualité de pauvres artisans ; et plus, ils sont tous, à l'égard de leur divin maître, dans une même disposition d'admiration exaltée. Tirez donc bon parti de douze comparses engagés dans de telles conditions d'uniformité. Si, pour donner un peu de variété à votre composition, vous y introduisez de nouveaux personnages, autre difficulté s'ils sont nombreux, votre toile sera encombrée ; s'ils sont rares, ou bien ils se différencieront et distrairont l'attention, ou bien ils se confondront avec les apôtres, et alors on demandera pourquoi, au lieu de douze disciples, vous en avez mis treize ou quatorze. Vous voilà tombé dans l'histoire du menuier avec son fils et l'âne. Pour couper court à ces difficultés, si j'étais peintre, toutes les fois que la présence des douze apôtres ne serait pas absolument exigée, je n'en mettrais qu'une partie en scène, et je laisserais l'autre dans la

coulisse. Je choisais parmi eux saint Pierre d'abord, parce qu'au milieu d'une religion naissante, qui ordonne à celui qui a reçu un soufflet de tendre l'autre joue, il a conservé sa rudesse, et que c'est une figure énergique à opposer aux autres, que celle de l'homme peu endurant qui coupa l'oreille à Malchus, le serviteur du grand-prêtre. Pour un maître d'armes, ce serait un coup de maladroit, mais c'est passablement gaillard pour le prince des apôtres d'une religion de paix. Avec saint Pierre, saint Jean, le disciple bien-aimé, auxquels j'ajouterais Simon, Jacques le Mineur et Juda, surnommé Thadée, parce qu'ils sont les cousins germains de Jésus-Christ; et même, si on le désirait, saint Philippe, par défiance d'actualité. Quant aux six autres, je les enverrais promener par la Palestine, pour ne donner de l'air. M. Decause n'a pas pris ces libres coudées : il a admis les douze disciples, et les a placés en arrière-plan, six à droite, six à gauche. Des quatre mères, deux également sont à droite, deux à gauche; deux sont debout, deux sont agenouillées. Ces deux dernières sont en regard l'une de l'autre, et se font pendant comme ces figures parallèles placées sur des piédestaux à une entrée de parc. Cette symétrie contribue à la tranquillité de l'effet général, et laisse l'attention se porter sur les figures principales, groupées d'une manière plus indépendante. C'est là un des mérites du tableau de M. Decause; j'aurais seulement désiré qu'il y arrivât par des moyens moins transparents et mieux étudiés.

Saint-Germain-l'Auxerrois est une église dont la révolution de Juillet a fort bien fait les affaires; elle y a fait rennetre plus de vitres qu'il n'en avait cassé. Tout le monde se rap-

peintre qui dessine les deux petites voûtes du fond; puis, peignant des deux côtés une draperie blanche à ramages d'or, on l'a suspendue à cet arceau, on l'a abaissée pour l'engager

sa composition. Ses personnages ondulent en passant sur les nervures du plein-cintre, qui viennent mourir dans la paroi du mur. A l'aspect de cette singulière disposition, j'accusais d'abord l'architecte qui avait si mal préparé le logis pour le peintre son confrère. J'ai appris qu'il n'est pas responsable de toute cette ornementation; mais j'aurais dû le soupçonner à l'avance. En effet, quel peintre accepterait de pareilles conditions; celui que l'architecte voudrait condamner à peindre sur un fond aussi bizarre se révolterait; il se battrait à l'épée, au sabre, au pistolet, avant de consentir jamais à emprisonner ses figures, gens et bêtes, dans les mailles de ce réseau d'or, et à les jeter en pure perte au fond de ce trou, où on ne saurait les voir. Si c'est le peintre qui l'a voulu ainsi, oh! alors, c'est le cas de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts. La teinte générale de toute cette chapelle est jaunâtre, affaiblissante au dernier point. Je ne parle pas des fresques, qu'on distingue à peine. Un groupe de la Vierge près du corps des fils est assez bon; le corps du Christ est bien étudié; mais la misérable tenture à ramages d'or, qu'on retrouve jusque dans l'étable, derrière le bœuf et l'âne, gêne tout et empêche de voir. Au-dessus de l'autel est un tableau à trois compartiments; au milieu, un Christ en croix mal dessiné; à sa droite, l'Eglise sous la figure d'une femme richement vêtue, tenant une croix d'or, portant la tiare pontificale, et se portant elle-même sous la forme d'une petite maison ayant un clocher, avec cette inscription: *Sic Christus dilexit ecclesiam*. A gauche est une femme pauvrement vêtue, portant les tables de Moïse et s'appuyant sur un bâton qui se brise, avec cette autre inscription: *Reprobatio synagoge propter infirmitatem*. Tout cela me paraît très-peu évangélique. Entre



(Sainte Geneviève visitant les prisonniers, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)



(Baptistère en marbre blanc, sculpté d'après une composition de madame de Lutzmarne, par M. Jouffroy, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)



(Sainte Geneviève, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)

pelle son état d'abandon sous la restauration, quoique ce fût l'église de la cour, celle où Charles X venait communier et suivre la procession, et où toutes les pompes de la monarchie et de l'église semblaient se donner rendez-vous à de certaines fêtes de l'année. Les murs extérieurs étaient transformés en un véritable bazar. Dans la rue des Prêtres c'était la boutique d'un chaudronnier; puis venait l'étalage d'un marchand d'estampes, dont les Danaë et les Léda protégeaient au moins pendant le jour, contre les insultes des passants, le temple chrétien qu'elles abandonnaient le soir, quand venait l'heure pour elles de rentrer dans les cartons. La façade surtout était misérablement masquée par de sordides maisons-messes et d'ignobles appentis qui abritaient toutes sortes de commerces plus ou moins honnêtes. Elle est aujourd'hui restaurée, et cette restauration a été faite avec goût. Elle s'est étendue à l'intérieur; mais là elle a eu dans la peinture une alliée incommode. A voir l'harmonie que l'architecture seule répandue sur la façade, on peut présumer que seule elle eût continué son œuvre au dedans aussi bien qu'au dehors; mais la peinture est une muse indépendante et à libre allure, et il n'y a pas une entente *très-cordiale* entre elle et sa sœur, plus grave et plus méthodique. Aussi, Dieu sait à quel travestissement est destinée cette église hybride, où les ogives gothiques du chœur s'appuient sur des colonnes d'un style grec bâtarde, dont les chapiteaux sont parés, comme des buccinants, de couronnes de feuillage. Dans un an ou deux, pour peu que cela continue, M. le curé, en montrant son église aux curieux, pourra leur dire: *Aimez-vous la peinture? on en a mis partout.* — Elle s'ajuste parfois assez mal; par exemple, il y a derrière le maître-autel une chapelle plus large au fond qu'à l'entrée, et ayant deux enfoncements voûtés, propres seulement à servir de niches à des statues, mais qui tel on a titillés autement. D'abord on a commencé par dessiner à l'entrée, à droite et à gauche, un arceau irrégulier qui n'est ni un arc surbaissé, ni une ogive, ni un angle de fronton, et cela pour faire pendant au plein-



(Fontaine en fonte de fer à Saint-Germain-l'Auxerrois.)

dans le plein-cintre, relevée ensuite, répétée sur elle-même à l'angle aigu des deux murs, et elle est allée finir près de l'autel. C'est sur cette draperie que l'artiste a consenti à étendre

procles parents on ne devrait pas se faire de ces vilains tours.

Si de cette chapelle blafarde nous passons à celle de M. Gigoux, nous nous trouvons dans un extrême opposé. Au-dessus de ses tableaux les murs sont chargés d'arabesques se détachant en or sur un fond rouge, si éclatant que quatre petits médaillons où sont représentés différents traits de la vie de sainte Geneviève sont à peine apercevables. Deux de ces petits médaillons sont reproduits ici, ainsi qu'une des grandes peintures murales. En voyant pour la première fois ceci-ci, je fus un peu dérouter; j'avais lu dans la vie de sainte Geneviève, écrite, dit-on, dix-huit ans après sa mort, qu'elle avait sept ans lorsque saint Germain, d'Auxerre, et saint Loup, de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pélagé dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. La foule alla au-devant d'eux, et ses parents la présentèrent à saint Germain, qui la consacra à Dieu. Cet âge de sept ans ne concordait guère avec le tableau de M. Gigoux, et pourtant j'avais consulté la meilleure édition de sa vie, revue sur neuf manuscrits et donnée, en 1687, par le P. Charpentier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Je n'avais pas eu de chance; au lieu de la bonne édition j'aurais dû consulter la mauvaise, et j'y aurais sans doute vu que la sainte avait dix-neuf ans au lieu de sept lorsque cela arriva. En moins c'est ainsi que l'artiste l'a entendu, et comme probablement il aura bien pris ses informations, j'aime mieux m'en rapporter à lui que d'aller feuilleter les 55 vol. in-f° de l'effroyable collection des Bollandistes, pour y découvrir cette mauvaise version que j'aurais peut-être encore la maladresse de ne pas y rencontrer. Dans tout cela, il n'y a pas de difficulté, la seule véritable c'est de voir les tableaux de cette chapelle, ainsi que ceux de toutes les chapelles latérales en général. Mais ici la difficulté tient tout à la fois et à la charité douteuse répandue par les vitraux et aux tons noirs qui dominent dans les deux grandes peintures murales. Le prêtre seul les peut voir de l'autel; mais en dehors de

la grille on a beau se pencher et se placer dans l'angle des colonnes, on en perd toujours une partie. Les deux tableaux de M. Gigoux paraissent facilement compris et facilement peints. Il y a de jolis détails dans celui qui représente sainte Geneviève sur les murs de Paris assiégé, rendant la confiance aux soldats qui les garnissent. Des femmes animées par son exemple donnent autour d'elle des soins aux blessés. Un groupe de deux jeunes femmes soutenant un soldat frappé à mort est un peu trop serré dans l'angle du tableau, mais il est assez pittoresque; faibles et délicates, comme elles le paraissent, elles ont là un rude fardeau à porter, et M. Gigoux aurait dû ménager le poids à leur gentillesse. Dans celui qui fait le sujet de la vignette, sainte Geneviève et saint Germain, peints en lumière, se trouvent près de la croisée, tandis que tous les personnages en arrière-plan, peints avec des tons lourds et sombres, forment une tache noire qui s'étend sur le reste du tableau et que le manque de clarté de la chapelle exagère encore.

Plusieurs autres peintures sont en cours d'exécution dans l'intérieur de Saint-Germain-l'Auxerrois; les vieilles tapisseries qui les masquent au public y forment en ce moment une exhibition très-peu catholique. Un jeune guerrier aux genoux de l'Amour et entouré de Nymphes séduisantes est, le sujet, sinon le plus orthodoxe, du moins celui qui choque le moins parmi ceux de ces tapisseries. Dans les autres ce ne sont que gens jouant aux cartes, faunes et satyres en goguette, vieillards à cheveux blancs comme la neige glissant leurs doigts libertins dans le corsage des jeunes femmes, etc. Je signale particulièrement à l'attention de M. le curé un groupe de trois

petits enfants nus dont l'un éteint des tisons de la manière la plus indécente. Cette polissonnerie appelée de sa part la même sévérité que son prédécesseur exerça sur le vitrail de sainte Marie l'Égyptienne. Pour quatre malheureux bouts de

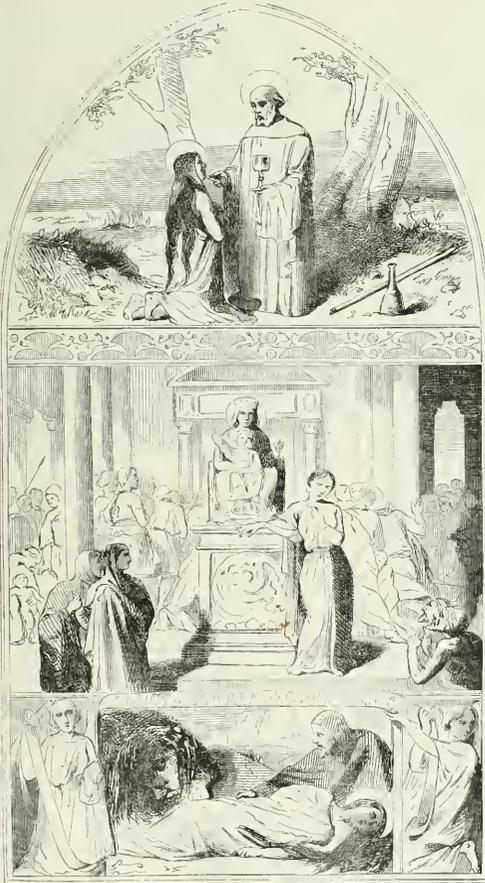
Dans toutes les églises un tronc est placé à chaque porte principale, pour rappeler à ceux qui entrent pour prier, qu'outre la prière, l'aumône aussi est une vertu. C'est presque toujours un coffret de bois uni, dont la simplicité est en rapport avec l'humble vertu qu'il sollicite. L'église de Saint-Germain y a mis plus de coquetterie. Pres de la sacristie il y en a un en mosaïque donné par madame J. M., et comme s'il ne se recommandait pas assez par lui-même, au-dessus on a peint à fresque une énorme figure du Christ tendant les mains avec un geste forcé et ayant à ses pieds cette inscription: *Donnez, et il vous sera donné.* — Près de l'entrée de la rue des Prêtres, il y en a un autre d'un joli dessin gothique. C'est un petit coffret 'en fonte, à droite et à gauche duquel deux anges invitent à l'aumône sous des gracieusement ajustés. Ils tiennent l'un et l'autre leurs regards détournés de l'ouverture du tronc, comme pour ne pas humilier l'orgueil de la veuve. Il y a dans ce petit bas-relief du tact, du goût et du sentiment religieux. Le rude métal a eu beau s'assouplir, je doute que dans ce siècle de fer les deux anges que l'on s'efforce de faire de bien grosses recettes; c'est pour cela qu'on leur adjoint de temps en temps de jolies quêtuses, ayant une bourse dorée à la main et accompagnées d'un musicien en habit noir et à chaîne d'argent, doué d'une voix claire et sonore. Dans le champ de l'ogive, l'homme à cheval qui, dans la vignette, a l'air de tenir un archet et un violon, est saint Martin, qui divise avec son épée son manteau pour en donner un morceau à un indigent. Dans l'original, il coupe son manteau plus bas, et il en coupe si peu qu'évi-



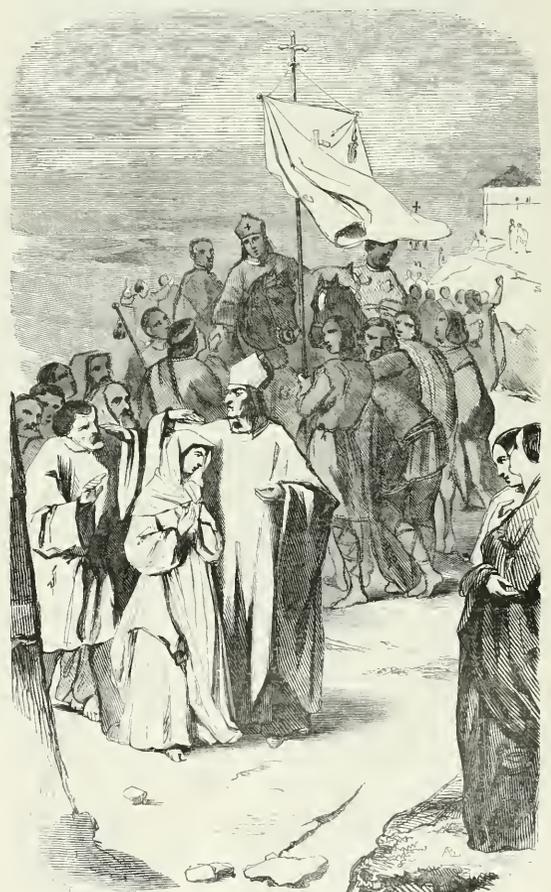
Jesus-Christ appelant à lui les petits enfants, par M. Decaisne, à Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.)

tapis dont on avait besoin, il est impossible d'avoir fait un choix moins convenable, et probablement on doit trouver facilement dans les magasins de l'église des tentures plus édifiantes que celles-ci.

qui, dans la vignette, a l'air de tenir un archet et un violon, est saint Martin, qui divise avec son épée son manteau pour en donner un morceau à un indigent. Dans l'original, il coupe son manteau plus bas, et il en coupe si peu qu'évi-



Sainte Marie-l'Égyptienne, par M. Chasseriau, à l'église Saint-Merri.)



(Saint Germain enseignant à Dieu sainte Geneviève, par M. Gigoux, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.)

demment le pauvre diable aura à peine de quoi s'en faire une paire de parements. Du reste, qu'il en coupe peu ou beaucoup, je ne sais ce qu'il signifie sur ce tronc qui n'est pas destiné aux pauvres; suivant l'inscription qui le surmonte, il l'est à l'entretien de l'église. Il semble, à voir les sommes

considérables qu'on y consacre depuis quelques années, que cet entretien n'avait pas besoin d'être mis sous les auspices de cette charmante intercession.

C'est aussi à Saint-Germain-l'Auxerrois que doit être placé le baptistère surmonté de ce joli groupe d'enfants, exécuté

en marbre par M. Jouffroy, d'après les dessins de madame de Lamartine, et que tout le monde a admiré à la dernière exposition au Louvre. Il est impossible de rendre avec plus de grâce cette initiation de l'innocence à la vie religieuse.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le journal.

En vente chez J.-J. DUBOCHET et Cie, rue Richelieu, 60. Le 22<sup>e</sup> volume de la COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la TRADUCTION EN FRANÇAIS,

Publiée sous la direction de M. NISARD, Professeur d'éloquence latine au Collège de France. — Ce volume contient :

# SUÉTONE, HISTOIRE AUGUSTE, EUTROPE,

RECUEIL DES HISTORIENS DE LA ROMÉ IMPÉRIALE.

Texte et traduction en français. — Prix : 13 fr. 50 c. séparément, et 12 fr. dix Souscripteurs à la Collection complète.

AUTEURS PUBLIÉS :

Ovide, 1 v. — Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Martial, Manlius, P. SÉVUS, 1 v. — Suetone, Historia

— Cicéron, 5 v. — Tacite, 1 v. — Tite-Live, 2 v. — Corn. Népos, Quinte-Curce, Justin, Val. Maxime, 1 v. — Salluste, J. César, Yell. Paternulus, Florus, 1 v. — Sénèque, 4 v. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 v. — Quantilien, Plinius le J., 1 v. — Lucrèce,

Virgile, V. Flaccus, 1 v. — Plaute, Térence, Sénèque le tr., 1 v. — Caton, Varron, Columelle, Palladius, 1 v. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 v. — Macrobie, Varron (de lingua latina), Pomponius Mela, 1 v.

A PUBLIER ET SOUS PRESSE :

Pline l'Ancien, 2 vol. — Ammien-Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Vitruve, Celse, 1 vol. — Choix d'auteurs de la latinité chrétienne, 1 vol.



## LORGNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage de être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque sous ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LEEBOURS**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; **THEZARD**, Palais-Royal, galerie Valois 141; **VILAKOENIG**, fabricant, breveté opticien de S. M. l'empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et chez principaux opticiens.

RUE TARANNE, 44, A PARIS.

**EAU DE MÉLISSE DES CARMES**, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de **BOYER**, seul successeur des ci-devant Carmes dechassés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. **BOYER** la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelque'un de ces crêpe qui ne s'adresse qu'au n. 11, répété 14 fois sur la devanture, M. **BOYER** étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

**LES INVENTEURS** sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres adressées, adressées à **ALEX. FRANK**, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

Mise en vente de la 11<sup>e</sup> Livraison.



AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

**HOTEL ANDERSON**, 464, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. **François Clonow**, successeur de **Harding**, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres par-

ticulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Dejeuners à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

EN VENTE CHEZ J.-J. DUBOCHET :

## ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde;

Par MM. **ANDRIEU DE BRIOUDE**, docteur en médecine, **L. BAUDET**, ancien professeur au Collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CE VOLUME : Grammaire. — Langue française. — Littérature. — Rhetorique. — Poésie. — Eloquence. — Philologie. — Arithmétique. — Algèbre, Géométrie, Mécanique. — Physique. — Chimie. — Recréa-

tions scientifiques. — Astronomie, Météorologie. — Histoire naturelle en général. — Géologie. — Minéralogie. — Botanique. — Zoologie. — Anatomie. — Physiologie. — Hygiène privée. — Hygiène publique. — Médecine. — Chirurgie.

— Géographie. — Histoire. — Chronologie. — Biographie. — Archéologie. — Nomenclature. — Étonson. — Religion. — Philosophie. — Morale. — Mythologie. — Sciences occultes. — Législation. — Du Gouvernement et de ses tor-

mes. — Économie politique. — Agriculture. — Horticulture. — Art militaire. — Marine. — Imprimerie. — Musique. — Dessin. — Peinture, Sculpture, Gravure et Lithographie. — Architecture. — Éducation. — Réflexions sur le choix d'un état.

Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

**PAULIN**, éditeur du *Manuel de Philosophie moderne*, par M. Ch. Renouvier, 4 fort volume in-18, 5 fr. 50 c., rue Richelieu, 60.

# MANUEL DE PHILOSOPHIE ANCIENNE

Par M. CH. RENOUVIER, auteur du *Manuel de Philosophie moderne*. — 2 vol. in-18, 7 fr.

LIVRE I<sup>er</sup>. — Introduction. — Notions préliminaires relatives à l'histoire générale des idées. — Des Origines de la philosophie grecque. LIVRE III. — Première période de la philosophie ancienne. — Formation spontanée de la philosophie.

LIVRE IV. — Conclusion de la première période de la philosophie. — Opposition. — Luttes. — Destruction des anciennes doctrines. — Réforme de la Méthode. LIVRE V. — Renouveau et fondation réfléchie de la philosophie. — Philosophie au siècle de Platon.

LIVRE VI. — Deuxième période de la philosophie ancienne. — Essais de constitution définitive de la Doctrine. — Électicisme. LIVRE VII. — Fin de la philosophie rationnelle.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

## BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités philologiques. — 8. Curiosités philosophiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome I<sup>er</sup>. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

Pour paraître prochainement.

L'ILLUSTRATION publiera incessamment, outre les articles et les dessins dont les événements de chaque jour fournissent le sujet, des notices et des suites de gravures, dont la liste suivante indique le charme et l'intérêt : Un roman dessiné, intitulé *HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME*, par l'auteur des *Aventures de M. Jubot*; — LES BOULEVARDS DE PARIS, dessinés par M. RENARD, texte par l'auteur des *Promenades de Paris*, articles récemment publiés

dans *l'Illustration*; — LES QUAIS DE PARIS, dessinés par MM. RENARD, CHAMON, VALENTIN, FOREST, etc.; — LES BARBES DE PARIS, dessinés par divers; — SOUVENIRS DE HOLLANDE, texte et dessins par HENRI MONNER; — LES HOTELS REMARQUABLES ET LES GALERIES PARTICULIÈRES, A PARIS; — MŒURS DE LA BASSE-BRETAGNE, dessinés par M. JULES NOËL, texte par M. KERAMBRUN; — LES GRANDS ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS DE FRANCE; — Des dessins de

MM. GRANDVILLE, GAVARNI, BERTALL, COAM, RICHARD, etc., etc.; — RECIU ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION; — MISES ET GALERIES ÉTRANGÈRES; — REVEUR ILLUSTRÉ DES THÉÂTRES; — SCÈNES DE MŒURS EN FRANCE et à l'ÉTRANGER; — PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES; — CARICATURES, MŒDES, COURSES, REBUS, etc.

Les Rois, caricatures par Cham.



(Enlèvement d'une royauté.)



(Des prétendants à la royauté.)



(Insignes de la royauté.)



(Une royauté qui chancelle.)



(Un usurpateur.)



(Un faiseur de rois.)



Echecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 44, CONTENU DANS LA QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LIVRAISON.

BLANCS.

1. ♔ G 2 - D 5 +
2. ♘ G 7 - G 8 +
3. ♙ G 8 - A 8 +

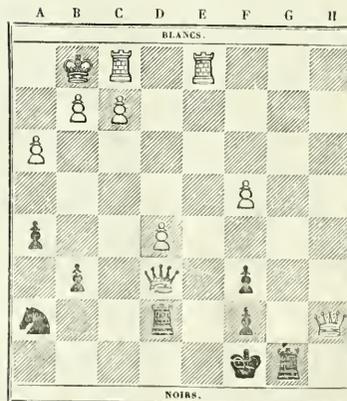
NOIRS.

1. ♚ E 6 - D 5 :
2. ♛ D 5 - C 6.
3. Mat.

N° 43.

Fin de partie de M. S.... avec M. W....

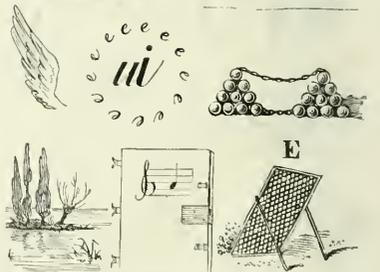
LES BLANCS GAGNENT FACILEMENT.



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Si vous tenez à vos amis, allez les visiter souvent.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinov-Dvor, 22 - F. BEAUZARD et C<sup>e</sup>, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.